

AQVITANIA

TOME 18

2001-2002

Revue interrégionale d'archéologie

Aquitaine

Limousin

Midi-Pyrénées

Poitou-Charentes

*Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier
du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,
du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III*

SOMMAIRE

J.-P. BAIGL, Ch. VERNOU	
Un nouveau <i>Cernunnos</i> découvert en Charente.....	7
COLLECTIF DE RECHERCHE SUR LA CITÉ DES CONVÈNES	
<i>Lugdunum</i> des Convènes (Saint-Bertrand-de-Comminges/Valcabrière, Haute-Garonne) : acquis récents de la recherche (1992-2002)	29
S. BACH, Ph. GARDES,	
Un secteur d' <i>Augusta Auscorum</i> . Des origines de la ville au IV ^e s. p.C.	79
D. HOURCADE, S. LEBRETON,	
Les thermes de Chassenon (Charente) : transformation et réoccupation (IV ^e -VI ^e s. p.C.)	111
C. ALLAG, C. VIBERT-GUIGUE,	
Peintures antiques à Poitiers. Décors à réseau et plumes de paon.....	137
D. DUSSOT, J. ROGER, J.-M. BEAUSOLEIL,	
La sépulture gallo-romaine de Fontvieille (Vareilles, Creuse)	157
ANNEXE 1	
A. LORQUIN, Ch. MOULHERAT,	
Étude des vestiges textiles de la sépulture gallo-romaine de Fontvieille à Vareilles (Creuse).....	171
ANNEXE 2	
A. LORQUIN, Ch. MOULHERAT,	
Corpus des vestiges de coton recensés pour l'Antiquité tardive en Syrie, Égypte, Nubie et au Soudan	186
C. CARPONSIN-MARTIN, J.-L. TILHARD,	
Les céramiques sigillées trouvées à Périgueux : apport des fouilles récentes	193

J. M. IGLESIAS GIL, Contexto histórico y vida cotidiana en la ciudad romana de <i>Iuliobriga</i> (Cantabria)	261
J.-P. FOURDRIN, R. MONTURET, Une tour du front oriental de l'enceinte antique de Bayonne	279
C. FONDEVILLE, R. GODIN, O. HENRY, A. MÉTOIS, Ph. VERGAIN, Évaluation archéologique de la crypte de l'église abbatiale consacrée à Sainte Quitterie au Mas d'Aire-sur-l'Adour (Landes) (1995-2000)	301
K. ROBIN, M.-P. CHAMBON, La Martinière (Deux-Sèvres) : un atelier de potiers du Bas-Empire	343
L. BOURGEOIS, Pièces de jeu et milieu aristocratique dans le Centre-Ouest de la France (X ^e -XII ^e s.)	373
NOTES	
J.-P. PAUTREAU, C. SOYER, Chaudron en bronze de l'âge du Fer découvert à Ouzilly-Vignolles, Vienne (France)	403
E. ARIÑO GIL, Á. PAULE RUBIO, Una delimitación territorial de época de Vespasiano: dos inscripciones rupestres en el norte de la provincia de Cáceres (España)	411
C. COUHADA-BEYNEIX, Un solidus byzantin d'Héraclius et Héraclius Constantin en Bazadais (Gironde)	421

Carole Fondeville

INRAP GSO

Rosalie Godin

Restauratrice

Olivier Henry

Université de Bordeaux III

Anne Métois

INRAP GSO

Philippe Vergain

Conservateur du patrimoine,
SDA

Évaluation archéologique de la crypte de l'église abbatiale consacrée à sainte Quitterie au Mas d'Aire-sur-l'Adour (Landes) (1995-2000)

RÉSUMÉ

La crypte de l'église abbatiale du monastère Sainte-Quitterie au Mas d'Aire-sur-l'Adour, (Landes) a fait l'objet d'une étude archéologique préliminaire intégrée à un programme collectif de recherche interrégional. Initiée en 1995, elle a donné lieu à deux campagnes de terrain en 1997 et s'est achevée en 2000. L'étude de la documentation existante retrouvée, la lecture des élévations et une étude stratigraphique des enduits ainsi que quelques sondages archéologiques, nous permettent de proposer un schéma d'évolution du site à partir d'un mausolée antique qui a accueilli le sarcophage en marbre dit de sainte Quitterie. Si le plan de l'église romane et ses évolutions postérieures restent incertains en l'absence d'une fouille extensive, cette opération a conduit à reconsidérer les hypothèses jusqu'ici admises et confirme le développement d'une nécropole du haut Moyen Age sans modification notable de la partie occidentale du mausolée antérieur.

MOTS-CLÉS

Novempopulanie, christianisme, mausolée, sarcophage en marbre, *arcosolium*, mortiers, enduits, monnaies médiévales, crypte romane, brique, sarcophages monolithiques trapézoïdaux.

ABSTRACT

The crypt of the church of Quittery abbey, in Aire-sur-l'Adour, was the object of a preliminary archaeological study as part of an inter-regional research programme. Started in 1995, it resulted in two field studies in 1997 and was completed in 2000. A study of the rediscovered existing documentation, examination of elevations and a stratigraphic study of the wall plasters as well as some exploratory archaeological excavations, allows us to propose a schematic evolution for the site beginning with the antic mausoleum which contained the marble sarcophagus said to be that of Saint Quitterie. Even though the plan of the Romanesque church and its later evolution are uncertain in the absence of extensive archaeological excavations, this operation has led us to reconsider the currently accepted hypotheses and confirm the development of a necropolis of the early middle ages without a significant modification of the western part of the earlier mausoleum.

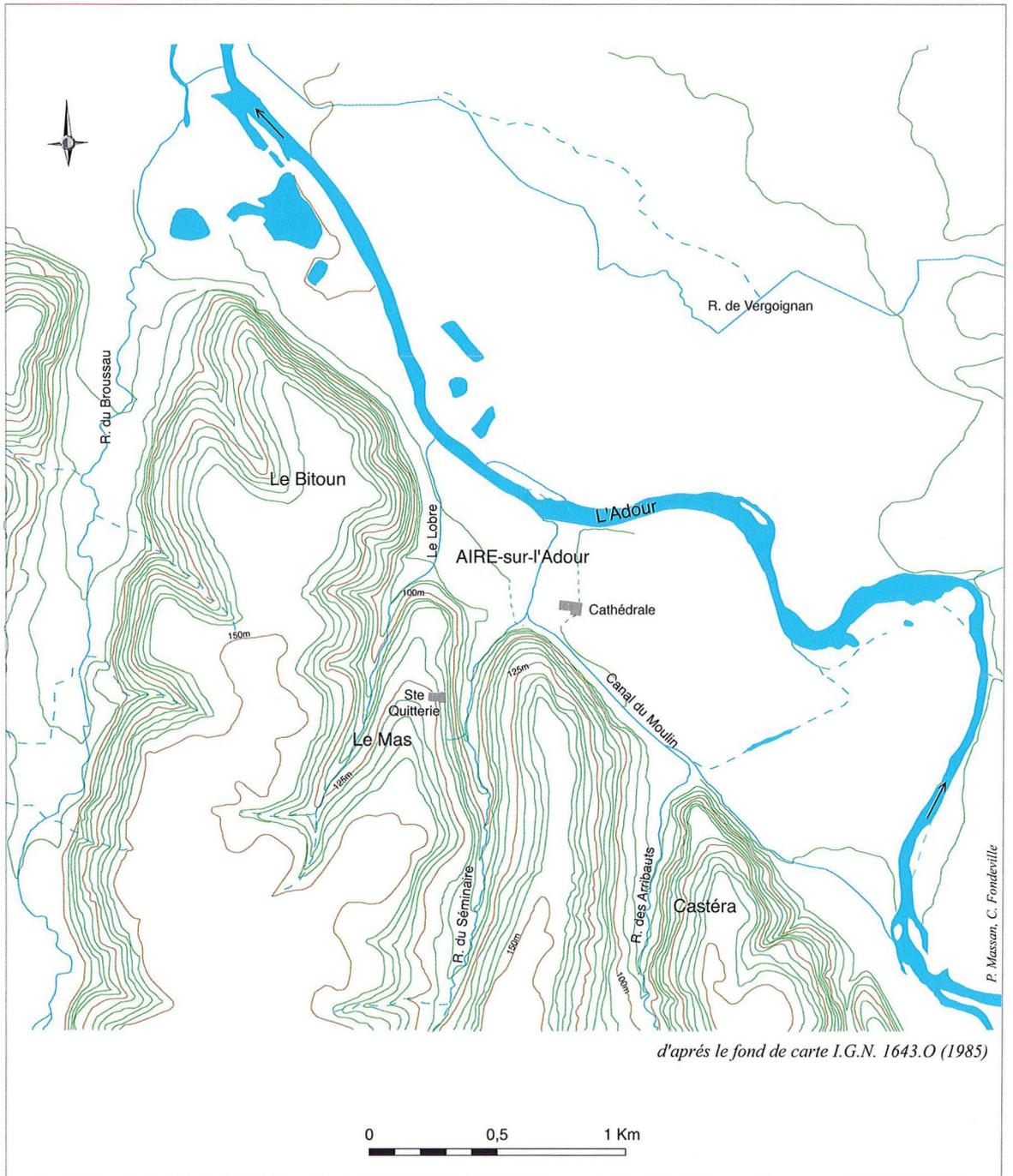


Fig. 1 : Le contexte orohydrologique (P. Massan, C. Fondeville).

INTRODUCTION ¹**Le contexte géographique (fig. 1)**

Dans le sud de l'Aquitaine actuelle, entre Aire-sur-l'Adour et Saint-Sever, la vallée de l'Adour, qui baigne ensuite Dax et Bayonne, est un ample couloir dissymétrique de direction est-ouest qui assure la liaison entre deux domaines opposés. On trouve au nord un système de terrasses rissiennes et würmiennes qui remontent progressivement des zones d'inondation pour donner naissance au plateau landais, avec des altitudes n'excédant pas 100 m tandis qu'au sud en Chalosse et Tursan, le relief est morcelé en longues échines que délimitent les vallées des principaux affluents de la rive gauche, issus de la chaîne pyrénéenne. Dans cette partie nord occidentale du piémont pyrénéen, les lignes directrices du relief sont fournies par les hautes

plaines dont l'altitude, qui avoisine 200 m en moyenne, diminue vers le nord-ouest comme c'est le cas pour le "plateau de Garlin" qui aboutit à Aire par la "colline du Mas" ².

La ville actuelle se situe en rive gauche de l'Adour, à 70 m d'altitude, au débouché d'un passage correspondant à un rétrécissement du cours du fleuve, dans un espace protégé par trois promontoires qui constituent une sorte de cirque. On distingue à l'est le Castéra ou Camp de César, qui dominait probablement le fleuve autrefois, comme en témoigne un probable méandre fossile. À l'ouest, la colline du Mas est prise en tenaille entre les deux ruisseaux du Lobre et du Séminaire, ce dernier la séparant de celle du Portugal. À ces trois points hauts, en relation directe avec la ville basse, vient s'ajouter plus à l'ouest, la colline de Lasserre connue aussi sous les noms de Camp de Pompée et Bitoun.

Ce site ainsi protégé, dont la liaison avec le sud est assurée par le faubourg actuel du Mas, a présenté des intérêts stratégiques et économiques évidents. Au contact des grands espaces topographiques et pédologiques complémentaires que sont le Tursan, la Chalosse, la vallée de l'Adour et le plateau landais, le territoire devait offrir des opportunités que concrétise sa situation à la jonction d'un probable réseau de voies antiques, d'axe nord-sud depuis Bordeaux, entre Bazas et Lescar par Sos et Éauze, et est-ouest entre Dax et Éauze ³. Mais la localisation précise des premiers établissements humains sur ce territoire, tout comme l'histoire du peuple aquitain des Tarusates, restent largement méconnus et l'on ignore quel était le statut de leur cité.

Le contexte historique et archéologique

La *civitas Aturensium* est mentionnée pour la première fois dans la Notice des Gaules au IV^e siècle, rattachée à la Novempopulanie et clairement distinguée de celle de Dax ⁴. Le peuple des *Aturres* – dont le nom est emprunté au fleuve ⁵ – est aussi évoqué dans une lettre de Sidoine

1. Cette opération a été rendue possible grâce à l'aide, de la Conservation Régionale des Monuments Historiques et du Service Régional d'Archéologie (DRAC d'Aquitaine), du Conseil général des Landes et de la mairie d'Aire-sur-l'Adour ainsi qu'à la participation active de J. Cabanot (CNRS, Dax) et de J. Guyon (CNRS, MMSH, Aix-en-Provence) dans le cadre du Programme Collectif de Recherche dirigé par Brigitte Boissavit-Camus : "Édifices religieux du haut Moyen Age en Aquitaine".

Des remerciements sont à adresser également aux membres de ce PCR, qui ont visité le site à plusieurs prises et ainsi aidé à guider la stratégie du diagnostic archéologique mis en place entre 1997 et 1999 : S. Pulga, Ch. Bonnet, Ch. Sapin, J.-F. Reynaud, B. Boissavit-Camus M. Fabioux et D. Barraud.

Elle n'aurait pu aboutir sans la précieuse collaboration de collaborateurs directs : Anne Rigaud et Laurence Blondaud (restauratrices d'œuvre d'art) ; Jean-Philippe Beylie (assistant topographe AFAN) ; Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais (SRA) ; Christophe Manon (objecteur de conscience SRA Aquitaine) ; Patrick Massan et Marc Malatray (AFAN) ; Eric Labastie, Amaia Legaz (étudiants) et Cédric Lavigne (doctorant) ; Jean Pierre Capdeville (BRGM : auteur de la carte géologique d'Aire-sur-l'Adour) ; Gilbert Dardey (numismate) et la participation de collaborateurs plus occasionnels mais également précieux, qu'il s'agisse d'archéologues bénévoles comme Michel Tort et des étudiantes et étudiants des Universités de Bordeaux et Pau et d'ailleurs suivants : Mesdemoiselles Valérianne Alexandre, Ilonge Benano-Melly, Laure Bouchet, Laurence Chassin, Catherine Gabaston, Marie-Valérie Lesvignes, Anne Niemczyk, Corinne Pucheu-Lashores, Layla Miriam Renshaw et Sylvie Ribes ; Messieurs Sébastien Erome, Florent Millet et Francis Saint Genez.

Un remerciement particulier enfin doit être adressé à madame Pendard, conseiller municipal chargée de la Culture à Aire sur l'Adour, qui a accompagné nos hésitations avec bienveillance et intérêt, et aux membres des services des Archives départementales des Landes et du Gers et à leurs deux conservateurs qui nous ont accueillis.

2. Lerat 1984, 15-30.

3. Sillières, in : Maurin 1992, 435 (carte).

4. N.G., XIV, 9, *Civitas Aturensium*

5. Lucain, I, 420 : *ripas Aturū*; Ausone, *Mos*, 468 et *Par*, 6,11 : *Aturris*.

Apollinaire ⁶. *Vicus Iuli* est attesté comme siège d'un évêché en 506 au concile d'Agde ⁷. On retrouvera cette mention de *vicus Iuli* au VI^e siècle, dans l'œuvre de Grégoire de Tours, ainsi que *vicus Atora* ou *Atroa* ⁸.

En ce qui concerne les origines antiques, les hypothèses restent nombreuses et contradictoires. P.-M. Duval pensait à un rattachement des Aturates (ou Tarusates) aux Tarbelles après la conquête romaine qui suit leur défaite devant Crassus ⁹. La localisation de leur *oppidum* est largement hypothétique, comme reste suspecte et discutée l'attribution à ce peuple de potins globulaires anépigraphiques trouvés dans les Landes mais aussi en Béarn. Pour le haut empire, la seule certitude reste celle de l'existence d'un temple consacré à Mars mais dont on ignore la localisation. Ce culte a été attesté par la découverte en 1884, dans une carrière au flanc de la colline de Lasserre, de vingt sept autels dont certains étaient dédiés à ce dieu, notamment sous son nom indigène de *Lelhunus* ¹⁰. Les titulatures figurant sur les autels retrouvés confirment l'appartenance de dédicants à la *gens Claudia* et à la *gens Attia* que l'on connaît ailleurs en Aquitaine ¹¹, sans constituer pour autant une preuve de l'existence d'une agglomération à cette époque et encore moins celle d'un chef-lieu de cité.

La seule découverte archéologique de vestiges immobiliers antiques qui soit assez bien documentée reste celle d'une probable *domus* du bas Empire, en partie reconnue par M. Gauthier en 1966 au chevet de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste ¹². Toutes les hypothèses concernant la topographie urbaine antique paraissent devoir être remises en cause dans l'état de notre documentation, qu'il s'agisse de l'hypothétique

enceinte de la ville basse ou d'un palais wisigothique situé tantôt au bord de l'Adour, tantôt sur la colline du Mas. Celui-ci aurait été édifié en 506, au moment de la promulgation de la *Lex Wisigothorum* ou Bréviaire d'Alaric ¹³. On évoquera enfin l'émission de *tremissis* de la seconde moitié du VI^e siècle (*civitas vico iuli*) qui laisse envisager l'existence dans la cité épiscopale d'un atelier monétaire, actif entre 585 et 620 ¹⁴.

Le Plan d'Occupation des Sols Historique et Archéologique d'Aquitaine consacré à Aire-sur-l'Adour a dressé, en 1982, un bon état des lieux de la documentation accessible qui confirme la faiblesse des données archéologiques exploitables ¹⁵. Cette situation, préjudiciable à toute reprise d'un dossier archéologique aturin, nous a conduits à solliciter une réflexion diachronique de C. Lavigne sur la topographie urbaine d'Aire et du Mas parallèlement à notre évaluation ¹⁶.

Les incertitudes sur l'histoire chrétienne de la cité ont donné prise à l'élaboration de nombreuses légendes autour de la personne de Quitterie, généralement présentée comme une victime des Goths ariens qui aurait été martyrisée à Aire au V^e siècle ¹⁷. L'évêché, qui doit préexister à sa première attestation en 506, n'est plus mentionné, comme les autres de cette région, après le concile régional de Saint-Pierre-de-Granon sur la Garonne en 673 ou 675 où manque déjà l'évêque de Dax ¹⁸. Ce silence des textes se poursuit pendant toute la période carolingienne jusqu'au X^e siècle où les cités de la partie

6. *Ep.*, II, 1,1.

7. *C.C.*, T. 148, 214 : "*ciuitas du vicus Iuli*" d'après Souilhac in : Maurin 1992, 428.

8. Grégoire de Tours *H. F.*, VII, 31 et IX, 7;20 ; *In Gloria Confessorum.*, 51 : "*sub termino quoque vici Iuliensis [...] infra terminum, quod superius diximus, apud vicus Atoram*" (MGH SRM I, 2, 328) cité par Souilhac in : Maurin 1992, 428.

9. Duval 1955, 213-237 et plus récemment Boyrie-Fénié, Bost 1994, 49-50.

10. Maurin *et al.* 1992, 156, 349 (photographie) et 360 (planche).

11. *CIL.*, XIII, 420 à 426. Pour la bibliographie concernant ces découvertes, voir Desmoulins 1963, 350-360.

12. Coupry 1967, 365.

13. Rouche 1979, 79, 88, 90, 99, 353 et 425 ; Wolfram 1990 qui n'évoque pas une seule fois Aire.

14. Depeyrot 1998, 14.

15. Cabanot *et al.* 1982.

16. Voir dans un prochain numéro d'*Aquitania*, l'article de C. Lavigne consacré à cet aspect de la question.

17. Grégoire de Tours nous en donne la plus ancienne mention [*G.C.*, 107]. Il s'agit du titre d'un chapitre qui n'a pas été rédigé par l'auteur ou a été perdu depuis mais qui prouve la connaissance au VI^e siècle d'une Vierge nommée Quitterie mais sans lien signalé avec la Gascogne. Pour la légende voir le bilan critique synthétique dans Cabanot *et al.* 1985, 18-21.

18. Pontal 1989 (cartes) : 533 Orléans II, 585 Mâcon (lorsque Rusticus est évêque tandis que l'on installe son frère Nicetius à Dax), 614 Paris et Saint-Pierre de Granon. Ce silence des sources après le VII^e siècle a été attribué aux raids des Vascons et à une déchristianisation de la région que l'on doit aujourd'hui remettre en question.

occidentale de l'ancienne Novempopulanie semblent dépendre d'un évêque des Gascons résidant probablement à Bazas. On situe la probable restauration de l'évêché d'Aire, dit alors du Marsan, à la fin du XI^e siècle. La plupart des fondations monastiques de Gascogne occidentale sont datées de cette période, après les créations majeures de la fin du X^e siècle¹⁹.

L'existence d'un établissement religieux sur le site du Mas, antérieurement à cette époque, reste très largement discutée et a occasionné des hypothèses contradictoires, notamment autour de l'interprétation à donner au vestige archéologique le plus éminent de la cité que constitue le sarcophage antique en marbre illustré de thèmes bibliques attribué à Quitterie, vierge et martyre. Daté du début du IV^e siècle, il est conservé dans la



Fig. 2 : Vue du mur occidental de la crypte et du bassin, 1997, cliché Ph. Vergain (SRAA).

crypte de l'église abbatiale du Mas à proximité d'un bassin qui lui est généralement associé²⁰ (fig. 2). Les interprétations les plus récentes lui accordent une origine locale, c'est-à-dire pyrénéenne, mais à partir de modèles romains. La datation proposée en fait le plus ancien de notre région et semble confirmer une christianisation précoce des élites de Novempopulanie. Les analyses sur les marbres menées par Ch. Costedoat envisageaient déjà une origine pyrénéenne avec l'idée qu'il pourrait être issu de l'atelier supposé de *Lugdunum Convenarum*²¹.

L'histoire religieuse d'Aire et du Mas a été écrite à la fin du XIX^e siècle à partir de ces deux ensembles mobiliers remarquables que sont les autels dédiés à Mars et ce sarcophage paléochrétien, mais qui peuvent avoir été installés, à n'importe quel moment, hors de leur contexte d'affectation originel. Dans ces reconstitutions, l'abbaye Sainte-Quitterie et son site ont toujours tenu une place particulière mais les données fiables restaient très rares. J. Cabanot, G. Fabre et F. Legrand ont proposé dès 1985 un bilan critique de ces interprétations en affirmant notamment que la cathédrale primitive, comme le baptistère qui devait lui être lié, étaient à chercher en ville basse et en aucun cas sur la colline du Mas²².

1. ÉTAT DES CONNAISSANCES DE L'ÉDIFICE AVANT 1995

1.1. Les données historiques

La première mention assurée d'un monastère au Mas remonte au premier quart du XII^e siècle avec, déjà, la titulature de Quitterie²³. Il est alors – d'après Dom Estiennot qui a regroupé les sources concernant la Gascogne – rattaché à l'abbaye de La Chaise-Dieu dans le diocèse de Clermont en Auvergne, ce qui n'est pas sans poser

20. Van Der Meer 1969, 169-176.

21. Immerzel 1994, 233-249 (pour Aire : 239, 245 et 249).

22. Cabanot *et al.*, 1985, 16-30.

23. "Monasterium S. Quitteria" dans une bulle du pape Calixte II (1119-1124) puis dans une autre d'Alexandre III (1159-1181), comme possession de l'Abbaye de La Chaise-Dieu (d'après B.N. *Ms lat.* 12 751, fol. 704 et *Gallia Christiana* col. 1173 cités dans Cabanot *et al.*, 1982, 21).

19. Marquette in : Lerat 1984, 109-139.

de problèmes sur ses origines gasconnes²⁴. Le contexte chronologique a suggéré à J. Cabanot, en guise d'explication à cette absence de mention du Mas dans les sources concernant La Chaise Dieu, l'hypothèse d'une tentative, peut-être avortée, de contrôle par l'abbaye bénédictine auvergnate d'une escale sur la voie entre Le Puy et Saint-Jacques de Compostelle²⁵. C'est pendant la période comprise entre le VI^e siècle et cette première attestation d'une implantation monastique au Mas, que l'on a eu tendance à envisager l'installation du sarcophage dit de sainte Quitterie dans l'édifice.

En 1228, une décision des évêques locaux, prise au nom du pape Grégoire IX, établit un lien direct entre le monastère et l'évêché d'Aire qui aboutit à ce que dorénavant on désignera l'évêque sous la double tutelle d'Aire et de Sainte-Quitterie du Mas. Le 10 juin 1289 voit la fondation par Édouard I^{er}, en paréage avec l'évêque, le chapitre et le monastère, d'une bastide qui se concrétise sur le terrain en 1293²⁶. Le début du XIV^e siècle correspond à un renouveau de l'abbaye qui bénéficie alors d'indulgences papales pour une reconstruction, notamment de la façade occidentale et d'une tour clocher au sud-est.

Les principales destructions du monastère et de son église gothique datent des guerres de religion, comme en témoigne l'état signalé dans le Procès-Verbal de Charles IX²⁷. Des travaux importants ont donc eu lieu à partir du XVII^e siècle, parallèlement au débat sur la destination future des bâtiments. On hésite en effet alors entre leur attribution au séminaire et une tentative de renouveau monastique malgré la perte de ses moines au cours du siècle précédent²⁸. A partir de 1709-1710, des travaux vont permettre le transfert du séminaire, qui avait

été créé dès 1661 aux abords, dans les bâtiments de l'abbaye. Le XVIII^e siècle connaîtra une phase d'embellissement et de transformation d'une église devenue paroissiale, mais la fonction pédagogique des bâtiments monastiques adjacents sera confirmée par les régimes politiques suivants avec la création, au début du XIX^e siècle, d'un collège d'enseignement secondaire pour aboutir à l'actuel lycée hôtelier.

1.2. Histoire des recherches jusqu'à 1995

L'édifice actuel a fait l'objet de recherches historiques et archéologiques principalement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Inscrit sur la liste des Monuments Historiques dès 1840, il avait attiré l'attention de Prosper Mérimée, qui voulut récupérer le sarcophage de marbre antique pour le musée de Cluny à Paris. Si on peut suspecter des travaux archéologiques autour de 1874²⁹, c'est dix ans plus tard, sous l'impulsion de Monseigneur Delannoy, qu'une première campagne d'étude globale de l'édifice, notamment de sa crypte, est engagée. Cette démarche doit être comprise dans le contexte religieux de l'époque, qui associait une approche scientifique accompagnée de travaux d'assainissement à des projets de mise en valeur du sanctuaire pour le retour des reliques de la sainte ayant échappé aux dispersions consécutives aux guerres de religion et à la Révolution française. Cette étude intégrait une véritable campagne de fouille et aboutit à une présentation quasi muséographique de la crypte à partir des interprétations d'alors mettant l'accent sur le modèle des catacombes romaines³⁰. Elle constitue, en l'état de notre documentation, la seule intervention archéologique clairement identifiée sur le site du Mas, qui ait donné lieu à des enregistrements avant celles du XX^e siècle. Ses traces restant cependant ténues dans les archives consultées par nos prédécesseurs, notre première approche a consisté en une étude régressive des comptes rendus publiés entre 1883 et 1885 et en la recherche d'informations nouvelles. On déplorera la perte ou la conservation chez un

24. Cette abbaye bénédictine auvergnate connaît un rayonnement en Occident notamment au cours des XI^e et XII^e siècles avec des créations de prieurés hors de France, comme dans le nord de l'Espagne avec une présence à Burgos (*San Juan*) signalée dès 1090 et confirmée en 1149 (AD Haute-Loire 1 H 334).

25. Gaussin 1981, 443-450 qui ne mentionne cependant pas Le Mas d'Aire.

26. Cabanot *et al.* 1985, 25 : "*villa Sancta Quitteriae*".

27. Anonyme 1860, 172-173 : Il ne semble subsister alors que deux chapelles, sans couverture, qui sont utilisées par les moines. S'agit-il de l'abside et de l'absidiole sud ?

28. Cabanot *et al.* 1985, 22.

29. Dudon 1883, 14-15.

30. Cazauran 1886.

SOURCES	DATE	NATURE DES TRAVAUX	ARCHITECTE	SECTEUR CONCERNÉ	INTÉRÊT ARCHÉOLOGIQUE
AD Landes	1809	Aménagement collège	Panay	monastère	Plan d'ensemble
DAPA	1840	Visite décrite	Arthaud	Eglise	Plan et coupes
bibliographie	1866	Possible visite ?	Ozanne	Chevet	Plan abside et absidioles
bibliographie	1874	Ouverture de sarcophages	Ozanne	crypte	Pas de description
bibliographie	1884	Fouille organisée	Maumen	Crypte et transept	Comptes rendus
AD Landes	1885	Compte rendu fouille	Maumen	crypte	Lettre abbé Devillers (?)
AD Landes	1919-1934	Assainissements (C.R.)	Divers	Chevet et crypte	Lettres de l'abbé Pédebuq
DAPA	1925	visite	Kaehrling ?	?	?
DAPA	1934	Assainissement sous les dalles du sol	Harot (suite Kaehrling)	Crypte (partie basse)	Reprise des réseaux de 1884 et création (?)
DAPA	1943	Restauration contreforts Classement objet mobilier	Harot	Abside et absidioles Sarcophage	En ruine à l'époque Objet mobilier
AD Landes 11 J 1	1947	Fouille autorisée par architecte M.H.	Martin (à Tarbes)	Transept (nord)	Vestiges caniveaux, banquette, marche ?
DAPA	1953	Visite du 23 avril	Froidevaux	Chevet, crypte	Etat des lieux
CRMH	1981-82	Remise en état	Corouge	Absidiole sud	Décassement de 0m60
CRMH	1991	Étude préalable Crypte	Corouge	Crypte (totalité)	Étude à prévoir

Fig. 3 : Bilan des travaux, visites et compte rendus concernant Sainte Quitterie aux XIX^e et XX^e siècles (Vergain 2000).

particulier, des documents originaux de cette fouille qui devaient être remis au propre par le dessinateur, selon ses propres écrits plus tardifs³¹.

Le site dans son état restauré a subi ensuite l'usure du temps et l'action destructrice des hommes qui aboutit à son aspect présent d'écorché, comme suite notamment au démontage brutal d'une partie du décor de 1885. Il est possible que cette opération se soit passée dans une période où le dialogue était interrompu entre la municipalité et l'État à cause de deux châteaux d'eau construits au nord sans autorisation et contre l'avis même de l'architecte concerné. On assiste en effet alors à des tentatives désordonnées de recherche dont une seule est connue pour 1947. Ces opérations avaient pour unique objectif attesté de repérer d'éventuels accès à la partie supérieure du sanctuaire depuis le sanctuaire et de vérifier la nature du fond de

l'arc aveugle ou du bassin, quand il ne s'agissait pas de chasses au trésor. Quelques travaux auront lieu jusqu'en 1990 mais sans véritable contrôle archéologique (fig. 3).

Le projet de restauration porté par la ville d'Aire et la DRAC va, à partir de 1990, occasionner les premières interventions du service régional de l'archéologie d'Aquitaine sur ce site. Après le bilan sur les sources historiques, réalisés par B. Suau en 1982, et la synthèse historique et architecturale proposée en 1985 sous la direction de J. Cabanot, subsistaient un certain nombre d'interrogations que ces chercheurs soumettaient aux archéologues. Bruno Bizot intervint donc sur le site en 1992 dans le cadre d'un diagnostic en préalable à la réalisation du drainage au chevet de l'édifice et le long du mur extérieur nord de l'église, prémisses d'une intervention archéologique plus lourde, qui put être mise en place en 1995³².

31. AD Landes 11 J 1 (6). Il s'agit de près de dix correspondances échangées entre l'abbé Pédebuq et les autorités qui avaient l'église du Mas en gestion de 1919 à 1934 et notamment des courriers de l'abbé, dessinateur de la fouille de 1884.

32. Rapport B. Bizot : Sondages au pied du chevet de l'église Sainte-Quitterie du Mas à Aire-sur-l'Adour (Octobre 1992). SRA Aquitaine (DRAC).

1.3. Connaissance de l'édifice

Dans son interprétation de l'église abbatiale, Jean Cabanot demandait des compléments d'information sur les niveaux les plus anciens de l'édifice, qu'il situait autour du chevet et de la façade occidentale de la crypte dont l'arc était envisagé comme une possible contre-abside. La partie primitive du lieu de culte devait en effet se trouver dans cet *arcosolium*, caractérisé par un appareil associant arases de briques et petits moellons dans le parement et briques et claveaux de calcaire blanc dans la voûte en berceau. Cet élément architectural, considéré alors comme de peu antérieur au IX^e siècle, a été, en 1990, interprété comme les vestiges d'une construction antique par des archéologues du groupe de recherche sur la topographie chrétienne des cités de la Gaule.

La partie romane, datée au plus tard de la fin du XII^e siècle, est conservée essentiellement au chevet. Elle se caractérise par un bel appareillage de blocs de pierre de dimensions très variables, ce qui permet d'envisager le emploi de blocs antiques, qui portent cependant des marques de tâcherons depuis la base. Les premières assises font alterner, comme au chevet de l'abbatiale de Saint-Sever, des blocs de moyen appareil et des moellons étroits rectangulaires superposés, technique qui paraît caractéristique de cette partie de la Gascogne. Les intervalles entre les absidioles et l'abside ont été fermés par des murs parallèles au transept utilisant les contreforts à une époque antérieure au XVIII^e siècle. D'une manière générale, le chevet roman a subi des restaurations importantes y compris au XX^e siècle. L'intérieur de l'édifice, qui recèle encore des parties romanes au niveau de la nef et des bras du transept, soulève le problème de la solution utilisée par les bâtisseurs et les restaurateurs au cours du Moyen Age pour mettre en communication les différents niveaux de l'édifice. L'hypothèse de J. Cabanot privilégiait une nef romane à un niveau inférieur, qui est celui des absidioles, avec un sanctuaire supérieur surélevé, mais il pouvait aussi envisager un niveau intermédiaire de la nef, qui se situerait entre le niveau du chœur supérieur et celui des absidioles³³.

Une évaluation archéologique de l'église abbatiale devrait mettre en évidence l'évolution d'un édifice situé à flanc de colline, mais pour la construction duquel il a fallu tenir compte des deux contraintes principales que constituaient un contexte géologique particulièrement instable et la nécessaire conservation de vestiges primitifs, dont la mémoire avait dû rester importante durant tout le Moyen Age. Ces contraintes d'ordre architectonique et culturel faisaient donc de la crypte, notamment dans sa partie occidentale, le point nodal de l'édifice. C'est ce qui justifie les limites d'une étude consacrée presque exclusivement à la crypte en privilégiant sa relation avec le *substratum* sans oublier la mise en évidence de son contexte d'édification et de développement.

La lecture des vestiges y est cependant rendue difficile par des reprises importantes, notamment celles de la période moderne, mais aussi par les dépôts de calcite sur l'*arcosolium* et les parois des murs latéraux. La voûte d'arête actuelle, comme les deux voûtes en berceau surbaissées qui bordent cette partie centrale sous le bras du transept en couvrant deux terrasses artificielles, sont en effet le résultat visible des travaux de restauration de 1885. En revanche, la documentation retrouvée nous permet de repérer, sans contestation possible, des vestiges antérieurs à la fin du XIX^e siècle. Si les reliquats et négatifs des aménagements du siècle dernier contribuent aussi à masquer l'interprétation de l'édifice originel, ils permettent une étude régressive à partir de la documentation conservée. La partie centrale de la crypte, qui accueille le bassin excentré vers le sud, offre en effet un sol de dalles dont les comptes rendus de 1884 prétendent qu'il a été dégagé lors de la fouille sous près d'1 m de dépôts. Il est dès ce moment interprété comme un sol primitif utilisant en emploi des blocs d'architecture antique dont deux au moins recèlent un décor végétal. Une telle interprétation pose le problème de l'état

33. Cabanot *et al.* 1985, 32-43. Des notes inédites correspondant à des travaux postérieurs à 1985 ou à des réflexions liées à la reprise de l'étude archéologique ont été aimablement communiquées par l'auteur dans le cadre de la collaboration au sein du Programme Collectif de Recherche Interrégional et sont en partie exploitées ici pour ce premier bilan.

précis de la crypte en 1840, date de la première description connue, et évoque les conséquences des possibles travaux archéologiques de 1874 et de l'absence d'entretien du site entre ces dates³⁴.

1.4. Les leçons de la fouille de 1995

La première fouille du site depuis le XIX^e siècle eut lieu en 1995 sous la conduite de P. Massan³⁵. Un espace de 110 m² a ainsi pu être dégagé à l'extérieur du chevet de l'église jusqu'à atteindre un système de canalisation, dont deux phases d'aménagement ont pu être mises en évidence. Seuls, deux sondages réduits ont pu atteindre les fondations du chevet, mais les résultats de cette fouille ont été cependant très positifs en mettant également au jour des vestiges d'un cimetière des époques médiévale et moderne.

Le principal apport de cette fouille reste la mise au jour des vestiges d'un probable enclos funéraire accueillant au moins trois sarcophages trapézoïdaux alignés et intégrant une inhumation sans coffre de pierre ou de bois de direction nord-sud. L'attestation d'une nécropole des VI^e et VII^e siècles a confirmé, s'il en était besoin, l'intérêt et la sensibilité archéologiques du site en relançant le débat sur les origines de l'édifice religieux. Ont aussi été dégagées et étudiées une dizaine de sépultures sur deux niveaux, dont celles de quatre femmes et deux enfants au moins, dans une fourchette chronologique très large comprise entre la fin du XIII^e siècle et le début de l'époque moderne. Ces éléments nous renseignent sur la présence d'éventuels donateurs dans un cimetière en milieu monastique jusqu'au XIV^e siècle.

Cette opération a également permis la reconnaissance des fondations de l'absidiole sud et de la partie nord de l'abside avec des aménagements particuliers en fondation sur lesquels nous serons amenés à revenir. Ont été réalisés également les premiers relevés des élévations romanes dont nous avons pu disposer

lors de notre étude de l'intérieur de la crypte et des réduits.

Signalons enfin, dans un site globalement très pauvre en mobilier archéologique, la découverte d'un fragment de chapiteau préroman mais malheureusement dans un contexte très perturbé par les aménagements hydrauliques modernes et contemporains. La structure bâtie, où trois phases d'aménagement ont pu être distinguées, correspond à deux murs formant un angle droit, mais dont un seul des parements a été dégagé. Un fragment de mur, d'une épaisseur voisine de 0,50 m, constitué d'un blocage de pierres calcaires non équarries mais régulières avec des morceaux de briques et *tegulae*, pris dans un mortier gris beige dur, sert de fondation au mur est-ouest de même épaisseur dont subsiste une partie de l'élévation. Celle-ci est composée de deux assises de moellons calcaires équarris liés par un mortier ocre jaune, assez dur, riche en chaux et contenant un blocage de petites pierres calcaire. A cette structure est venu se coller un mur de direction sud-nord, mais dont ne subsiste que la fondation, de 0,50 m d'épaisseur, qui est composée de blocs de calcaire non équarris, de taille variable, liés par un mortier gris blanc très dur et qui repose sur un niveau de galets³⁶.

Ces vestiges modestes constituent le seul témoignage, accessible à la fouille, du probable enclos funéraire du haut Moyen Age restitué par les archéologues. Ils nous ont permis de confirmer les hypothèses concernant une occupation antérieure à l'époque romane, comme le laissait supposer la mention par l'abbé Pédebuq de sarcophages sous les fondations du chevet, mais aussi d'affirmer la complexité du schéma d'organisation du chevet roman et l'importance de la gestion de l'eau sur le site depuis au moins le XIX^e siècle. Toutes ces pistes ont donc pu être abordées, dans un contexte archéologique, par l'étude documentaire amorcée dès 1995 en parallèle à cette fouille préventive³⁷.

34. Les sources exploitées pour le XIX^e siècle sont de trois ordres et d'inégal intérêt pour notre propos : bilan bibliographique, en grande partie réalisé entre 1982 et 1985 par B. Suau et J. Cabanot ; Archives du patrimoine avec quelques approches inédites liées à la lecture de documents connus ; Archives Départementales des Landes avec des inédits déjà évoqués.

35. Massan 1996, 113-117.

36. DFS de fouille, P. Massan 1995.

37. Ce travail a été initié par E. Labastie, alors étudiant en stage au SRA d'Aquitaine, dans le cadre de la fouille préventive de 1995. Il a été continué, dans le cadre de notre programme, sous la forme de contrats AFAN par A. Métois et plus généralement de 1995 à 2001 par Ph. Vergain dans le cadre de l'évaluation archéologique.

2. LES APPORTS DE L'ENQUÊTE À LA COMPRÉHENSION DU CONTEXTE GÉOLOGIQUE

Cette fouille a en effet coïncidé avec le démarrage de notre étude consacrée à la crypte du Mas à Aire-sur-l'Adour permettant la confrontation des données anciennes et des résultats de la première fouille moderne sur le site ³⁸. Les bases d'une nouvelle lecture des vestiges étaient ainsi posées à partir d'un examen critique de la documentation connue et de nouvelles recherches alors entamées. Cette enquête archéologique se fixait pour objectifs de recenser l'ensemble de la documentation existante sur la crypte et son contexte, de constituer un fond iconographique intégrant des relevés précis et de procéder à des observations de terrain en accordant la priorité aux vestiges mis au jour pour lesquels on pouvait disposer de descriptions anciennes. Elle accompagnait les travaux de restauration de l'édifice en cours sur la façade occidentale et les intérieurs, en préalable à une réflexion sur la restauration de la crypte.

Avant de réaliser une première analyse archéologique de la crypte, autour de ce que l'on a pris l'habitude d'appeler l'*arcosolium*, de tenter de proposer des phases de construction de l'édifice roman et de donner les rares éléments qui nous permettent de mieux appréhender les travaux d'aménagement depuis l'époque gothique, il nous est apparu comme primordial et conforme à l'esprit du projet collectif de dresser l'état de notre documentation, notamment en ce qui concerne un des enjeux majeurs : le contexte naturel d'installation du premier édifice. Si une grande partie de l'histoire récente du site et notamment des fouilles du XIX^e siècle pouvait être reconstituée à partir de la documentation connue, les enjeux scientifiques et patrimoniaux locaux nous ont contraints à mettre en place une stratégie de sondages pour une compréhension du contexte géologique du site et la recherche des traces des tentatives de maîtrise de l'eau par l'homme (fig. 4).

38. Au sein du PCRI : "Édifices religieux du haut Moyen Age en Aquitaine", dirigé de 1995 à 2001 par Brigitte Boissavit-Camus intégrant à l'origine, le baptistère Saint-Jean à Poitiers et les cryptes de Saint-Seurin de Bordeaux et celle de Saint-Martial de Limoges.

2.1. Le contexte géologique

Les problèmes de conservation des enduits du chœur inférieur ou de ceux de la façade occidentale de la crypte et l'opportunité de travaux de consolidation de la colline, dont la réalisation a débuté à partir de 1996, nous ont confirmé la nécessité de commencer par une recherche sur le contexte géologique du site et de son environnement immédiat. Les données qui suivent, quoique très incomplètes, nous ont paru constituer un des apports importants du travail collectif entrepris en 1995. Comme l'ont confirmé les études de sols – qui ont dû être réalisées à deux reprises par des spécialistes dans le cadre du projet de stabilisation de la colline – le substrat géologique de la colline du Mas est complexe et particulièrement instable. Cela semble le résultat de la circulation de l'eau au contact d'une nappe pliocène, recouvrant les sables fauves, et des molasses dont la nature même occasionne de nombreux colluvionnements.

Cette fragilité de l'ensemble de la colline, notamment vers l'est, explique les différents soutènements installés au cours des siècles jusqu'à ceux de 1998, afin d'éviter des glissements dans la pente ³⁹. Elle a imposé également les travaux successifs réalisés pour assurer un bon drainage de la crypte, dont la fouille de 1995 a permis de dégager deux états. Ces travaux anciens sont largement évoqués dans les courriers de l'abbé Pédebuq : l'humidité permanente de la crypte et ses inondations intermittentes, tout comme l'effondrement des murs de soutènement de la colline paraissent des *leit-motiv* depuis au moins le début du siècle dernier.

Une surveillance des travaux de consolidation au flanc de la colline, réalisée en 1996 par M. Malatray, a permis de retrouver des vestiges d'une partie de ces différents aménagements, mais malheureusement en dehors d'un contexte stratigraphique assuré et restant difficiles d'accès pour des raisons de sécurité. On signalera l'absence de découverte de vestiges de mobiliers, y compris des fragments de sarcophages qui auraient pu verser le long de cette colline instable, ce qui pourrait confirmer que la nécropole du

39. AD Landes : documents photographiques.

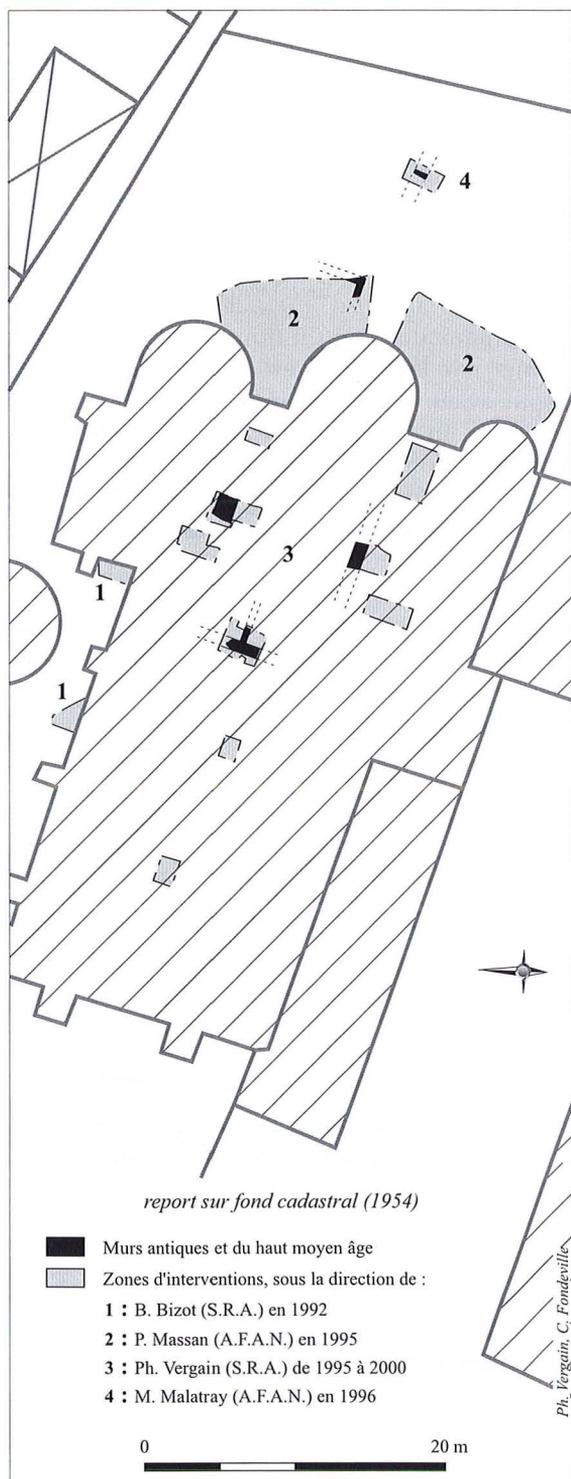


Fig. 4 : Les opérations archéologiques à Sainte-Quitterie du Mas d'Aire (Ph. Vergain, C. Fondeville).

haut Moyen Age était limitée à la zone proche du chevet.

Le principal apport, outre la confirmation de la complexité du contexte géologique, reste la découverte, dans ce même secteur, d'un fragment de mur, antérieur au XI^e siècle et que l'on peut rattacher à une possible évacuation ancienne située dans la colline à 117,20 m NGF. Ce fragment de mur, repéré sur une profondeur n'excédant pas 0,30 m dont un seul des parements était conservé en élévation, a une largeur estimée à 0,70 m. Le parement sud, extérieur, présentait trois assises de moellons de grès molassique. La plupart des moellons sont irréguliers et noyés dans un mortier gris blanchâtre, très dur avec du sable et beaucoup de chaux. Des traces d'un appareil plus régulier sur la face conservée et les vestiges d'un enduit sur l'autre face ont été notées, ce qui nous incite à voir là le modeste témoin d'un système d'évacuation des eaux, probablement antique (fig. 5) ⁴⁰.

L'observation des coupes dans la colline, réalisées à cette occasion, a confirmé la très grande diversité des situations à cette altitude et permis d'envisager quelques hypothèses structurales. L'eau a pu avoir altéré un banc de calcaire immédiatement sous-jacent aux couches instables et c'est sur ce banc que pourrait être ancrée la crypte actuelle. Il se peut aussi que l'édifice s'appuie directement sur un niveau de



Fig. 5 : Vue du mur dégagé à flanc de colline, 1996 (cliché M. Malatray - SRAA).

molasse plus solide, comme le montrent d'autres exemples repérés dans les environs ⁴¹. Ce problème hydrogéologique reste bien une question essentielle posée par ce site, que ce soit pour la gestion des arrivées d'eau ou la compréhension des stagnations actuelles ou pour la stabilité même de l'édifice. Il constitue de plus un intérêt majeur pour la compréhension même de l'histoire de la gestion de l'hydraulique à cet endroit depuis l'édification de l'édifice primitif.

2.2. La gestion de l'eau sur le site des origines au XIX^e siècle

La mise en place de sondages dans la crypte même, venant compléter le bilan de la documentation ancienne, a au moins permis d'éliminer un certain nombre d'hypothèses concernant le bassin de la crypte. Elle a également servi, combinée aux analyses des altérations des enduits dues à l'humidité et à celles de la flore qui lui est liée ⁴², à mieux localiser les espaces susceptibles de répondre à ce type d'interrogations.

La principale constatation est qu'il n'y a pas à proprement parler de source ni de fontaine ici, mais une probable résurgence d'une nappe phréatique, voire la nappe elle-même qui stagne sous le sol de la crypte. Les dalles du sol actuel ont en effet été installées directement sur l'argile sous-jacente qui recouvre un niveau de molasse, tandis que les murs latéraux ont été creusés en tranchées étroites dans l'argile, ce qui assure une grande étanchéité à la crypte mais laisse s'accumuler l'eau en l'absence d'un bon drainage vers l'extérieur. La "source" pourrait donc être une création récente n'ayant nécessité qu'un aménagement modeste consistant à dégager un seul bloc du sol originel pour faire apparaître l'eau (fig. 6). Des restructurations contemporaines du bassin sont attestées par des traces de mortier et de ciment et sa vidange n'a pas livré de matériel antérieur au XIX^e siècle. Même si il était régulièrement entretenu, selon les témoignages locaux, il est

étonnant qu'aucun élément plus ancien n'y ait été piégé. Sa première représentation connue remonte à 1840 avec le même aspect décentré vis à vis de la partie basse de la crypte, qui pourrait laisser envisager sa création avant un réaménagement important de cette partie de l'édifice.

Le système de gestion de l'eau correspond principalement à deux séries de caniveaux intérieurs, d'abord parallèles aux murs occidentaux des bras du transept et qui longent ensuite par l'extérieur les murs latéraux de la crypte avant de passer sous les escaliers pour rejoindre un conduit central et l'exutoire sous l'abside. Ils sont signalés depuis le XIX^e siècle mais on ignore leur date de mise en service. Ils ont pu être repérés et étudiés au cours des sondages et ne peuvent être antérieurs au XIV^e siècle car ils témoignent d'un respect des grandes orientations du bâtiment gothique rénové (fig. 7). Ils se caractérisent aussi par l'utilisation de matériaux

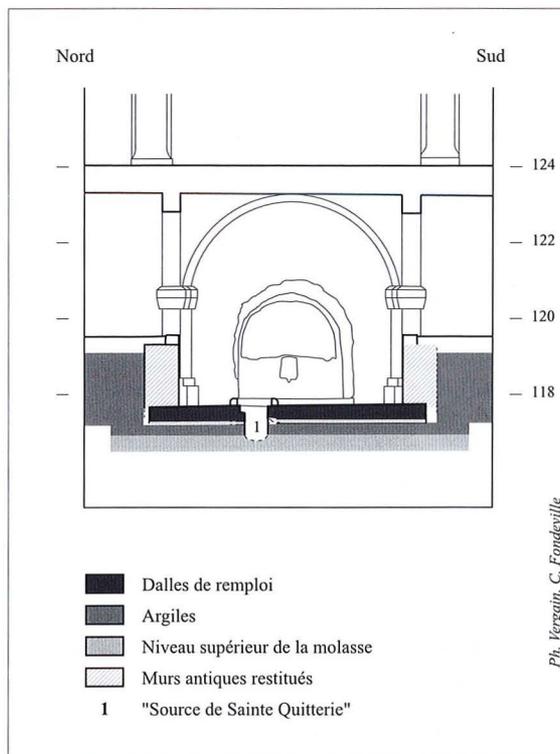
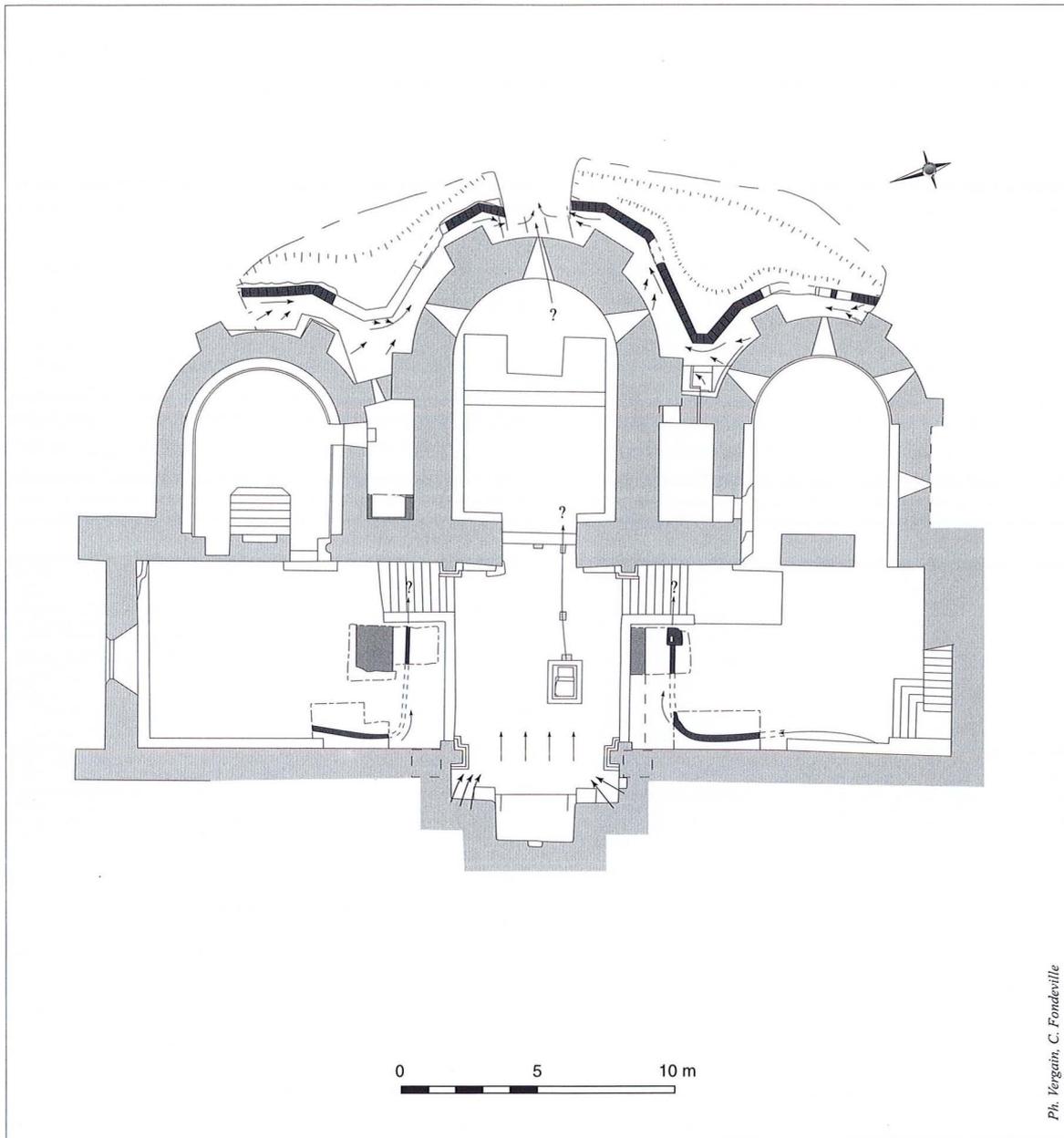


Fig. 6 : Le contexte hydrogéologique de la crypte (schéma théorique en coupe) (Ph. Vergain, C. Fondeville).

41. Information de J. P. Capdeville, BRGM, auteur de la carte géologique d'Aire.

42. Étude de R. Godin dans le cadre des études d'enduits. Rapport de décembre 1997 incluant des propositions de traitements des façades, Conservation régionale des Monuments Historiques, DRAC Aquitaine.



Ph. Vergain, C. Fondeville

Fig. 7 : La circulation de l'eau repérée au cours des travaux archéologiques (Ph. Vergain, C. Fondeville).

en remploi, comme des fragments de sarcophages en marbre, mais surtout par des briques d'un module spécifique dont la datation resterait à assurer⁴³.

Si le circuit de l'eau dans la crypte et au chevet, déjà documenté par les courriers de l'abbé Pédebucq (fig. 8 et fig. 9) a pu être ici vérifié, on ignorait tout de la circulation de l'eau dans la nef. L'observation des élévations de la façade occidentale de la crypte confirmait cependant des

arrivées notables depuis le haut avec un débit variant en fonction des conditions climatiques extérieures mais avec un décalage chronologique

43. Au XIX^e siècle, les fouilles ont mis au jour et réactivé ce système avec des aménagements, notamment de regards. Mais cela a été fait de façon très incomplète puisque les descriptions du début du siècle suivant, à l'origine des courriers de l'abbé Pédebucq, témoignent des mêmes difficultés de gestion de l'eau dans la crypte qu'en 1840.

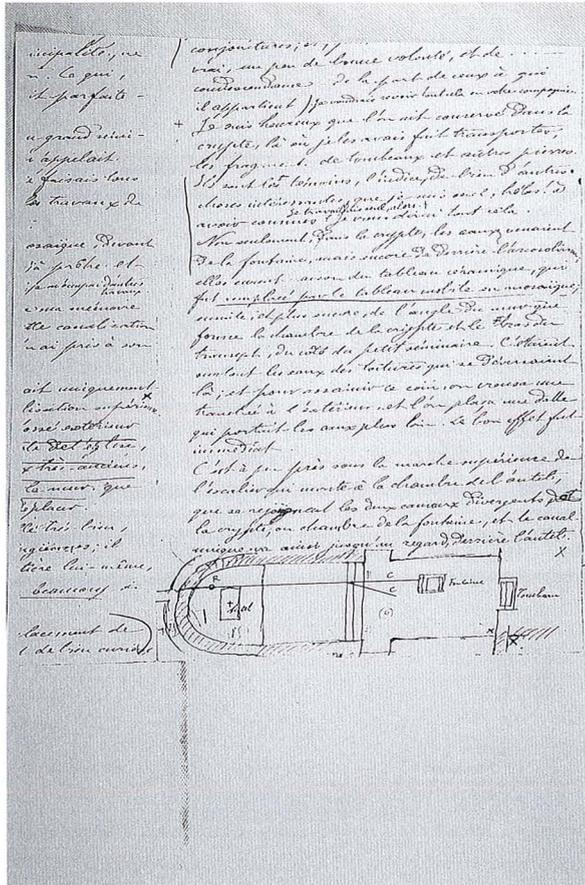


Fig. 8 : Lettre de l'abbé Pédebuq (d'après AD Landes), cliché Y. Duterne (SRA d'Auvergne).

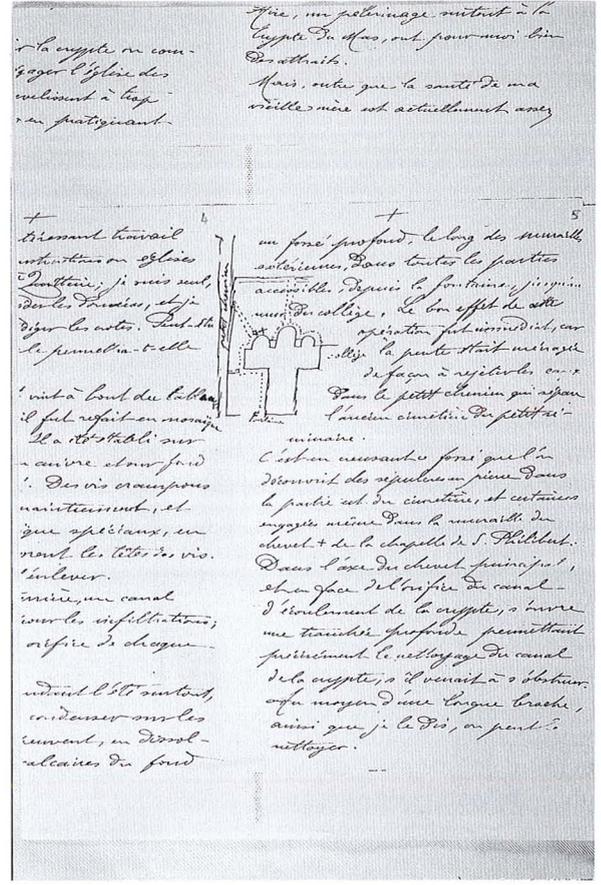


Fig. 9 : Lettre de l'abbé Pédebuq (d'après AD Landes), cliché Y. Duterne (SRA).

de quelques jours entre une pluviométrie importante, la montée des eaux dans le bassin et les ruissellements sur le mur ouest ⁴⁴. Les sondages réalisés dans la nef en juin 1997 n'ont, quant à eux, pas permis d'éclairer davantage cette question car ils sont restés trop superficiels, notamment à l'ouest. Dans le sondage le plus oriental, à 1,50 m sous le sol actuel, l'eau n'est pas présente. On peut donc en conclure que ces trois sondages ont été réalisés hors de la circulation aquifère, soit parce qu'ils se situaient encore nettement au-dessus des niveaux d'humidité correspondant aux plus symptomatiques relevés dans la crypte, soit parce que la circulation de

l'eau sous la nef est plus méridionale. Pour compléter un tel bilan, il importerait maintenant d'avoir des précisions sur les trois espaces sensibles mis en évidence à la suite des sondages et à l'occasion de l'analyse des altérations des enduits : l'angle sud de l'arcosolium, le nord du bras nord du transept de la crypte en amont de la canalisation déjà repérée et les espaces sous les deux escaliers.

2.3. Les circulations de l'eau sur la colline

Un premier bilan des archives accessibles qui pouvaient concerner la circulation générale de l'eau, a confirmé l'intérêt d'une telle recherche liée à la connaissance archéologique des

44. Observation empirique qui mériterait d'être mesurée précisément par des hydrogéologues et une éventuelle coloration de la source en amont.

occupations successives du site⁴⁵. Il existe sur le secteur du Mas de très nombreux puits particuliers et huit puits communaux qui sont généralement des puits tubés d'une profondeur de 7 m en moyenne. Les niveaux des sources atteignent ici 140 m NGF, au contact des glaises bigarrées et des alluvions anciennes et 148 m NGF directement sur les alluvions anciennes, c'est-à-dire dans les deux cas largement au-dessus des niveaux repérés dans l'édifice où nous avons donc à gérer plutôt des eaux de ruissellement. On rappellera le sens particulier donné par l'historiographie aux fontaines de cette colline avec, sur l'autre versant vers la ville et plus bas, la présence de la fontaine dite de sainte Quitterie, qui serait le lieu de son martyre⁴⁶.

Cette première enquête est cependant restée stérile sur l'analyse des causes des venues massives de l'eau dans l'angle sud-ouest de la crypte. Il faudrait certainement, comme nous l'avons dit, envisager un passage plus au sud, sous le collègue qui jouxte aujourd'hui l'église abbatiale en réutilisant les anciens bâtiments monastiques. Les travaux réalisés dans ces bâtiments n'ont malheureusement donné lieu à aucune opération archéologique hormis quelques surveillances ponctuelles. Une étude renouvelée des archives et une campagne de relevés des vestiges médiévaux encore accessibles à partir des résultats de notre étude apporteraient certainement des informations nouvelles.

Dans notre secteur, la nappe doit être au contact des sables fauves et de la molasse ; or celle-ci affleure près de la chapelle des Ursulines où elle est directement surmontée par les sables fauves. Compte tenu de la faible dénivellation entre les deux sites, il y a de fortes probabilités pour que le "bassin de récupération" des eaux se trouve directement à l'arrière de l'emplacement actuel du sarcophage dit de sainte Quitterie. La recherche de ce système, naturel ou capté artificiellement à une époque ancienne, qui aurait

été perturbé par des travaux postérieurs ou par une modification du contexte géologique, devrait rester une priorité pour les gestionnaires du site et les futurs chercheurs. Cette enquête pourrait prendre place également dans la recherche des vestiges concourant à faire avancer la réflexion sur l'évolution de la topographie urbaine de ce secteur d'Aire-sur-l'Adour.

3. UNE APPROCHE ARCHÉOLOGIQUE NOUVELLE DE LA CRYPTÉ

3.1. Problématiques et stratégies d'une étude archéologique

Compte tenu de la sensibilité du contexte patrimonial et de la priorité accordée à un recensement et un examen critique de la documentation ancienne, l'intervention archéologique dans la crypte est restée volontairement limitée, se fixant pour objectif premier un état des lieux archéologique. La première intervention a donc porté sur les enduits de la façade occidentale de la crypte autour de l'*arcosolium*. Une opération préalable de consolidation des enduits conservés s'avérait nécessaire et a été confiée à R. Godin, restauratrice. Elle nous a permis d'effectuer nos relevés ainsi que les observations préliminaires sur la stratigraphie⁴⁷. Nous n'avons procédé à aucun sondage dans les enduits et les maçonneries mais profité des lacunes existantes et des nettoyages. Un seul secteur, n'excédant pas un mètre carré et n'ayant pas conservé de traces des différents enduits peints, a pu donner lieu à un dégagement de la calcite pour nous permettre de retrouver et dessiner la maçonnerie d'origine. La stratigraphie de l'élévation a été enregistrée par l'équipe de restauration et par les archéologues selon un protocole commun et a donné lieu à une observation macroscopique des mortiers et des enduits. Quelques prélèvements ont cependant été réalisés pour d'éventuelles analyses ultérieures.

Une fois reconnues les phases de construction et d'aménagement de la façade occidentale de la

45. Trois dossiers ont été prioritairement examinés par A. Métois : Rapport d'expertise géologique (L. Mengaud, Toulouse) pour le projet d'adduction d'eau potable pour l'Hospice d'Aire (09/05/1934), Enquête hydrogéologique (Mengaud et Séguin) sur l'alimentation actuelle (06/03/1936) et Service du génie rural : projet d'alimentation en eau potable (27/12/1944) (AM Aire 5.0.1.).

46. Cabanot *et al.* 1982, 130-131.

47. Rapports de septembre (Consolidations des peintures murales et nettoyage du secteur test) et novembre (analyse climatique et tests micro biologiques) 1997.

crypte, il était important de pouvoir préciser son contexte général d'installation et de trouver des éléments pertinents pour mieux saisir l'évolution architecturale d'un édifice encore globalement très mal documenté par l'archéologie. C'est dans cette optique qu'a été mise en place la stratégie de sondages déjà évoquée. Parallèlement, une analyse archéologique des élévations dans tous les secteurs sondés a été menée. Un relevé systématique a permis un travail critique de la part des historiens du site à partir de documents normalisés à une échelle convenant aussi aux archéologues⁴⁸. De plus, une dernière intervention, plus complexe à mener mais essentielle, a concerné la nef elle-même où trois sondages, très limités dans leur superficie, ont pu être réalisés. Seul le troisième, situé directement à l'arrière de l'*arcosolium*, a atteint une profondeur supérieure à 1 m mais avec la limite imposée par les consignes de sécurité. La mise en place de gradins aurait imposé une plus grande extension du sondage incompatible avec les conditions acceptées par nos partenaires.

3.2. Une première lecture des enduits de la façade occidentale

Les documents réunis lors de l'étude documentaire nous ont permis d'identifier très clairement la présence, en négatif, du décor du XIX^e siècle, connu par des cartes postales anciennes (fig. 10). A partir de la destruction du décor de 1885, notre étude, régressive dans sa démarche, a permis à la fois de distinguer les différentes phases d'aménagement de cette façade mais aussi de repérer les hauteurs d'élévation de chacune d'elles. On a pu ainsi mettre en évidence de manière précise les négatifs des destructions du décor de 1885 particulièrement brutales notamment au moment de l'arrachage du panneau de fond⁴⁹ ainsi que des témoins subsistant du décor plaqué de 1885 et des éléments de fixation qui lui étaient liés (enduit et ciments de colmatage). Ces destructions ont permis de reconnaître de rares vestiges d'enduit antérieurs correspondant à un badigeon intermédiaire et à une couche picturale récente encore en partie conservée (US 1204). Ces éléments couvrent la partie haute du mur

occidental de la crypte et reposent sur une maçonnerie caractérisée par un appareillage hétéroclite utilisant des blocs issus de l'architecture gothique et des briques en remploi⁵⁰. La couverture est probablement alors une voûte d'arêtes, mais masquée par celle de 1885 et reconnue, semble-t-il, dans un sondage antérieur par l'architecte en chef, M. Corouge.

Dans la partie basse de ce mur, bien délimitée par un arc plein cintre qui porte les retours de voûte des enduits sous-jacents, ont été

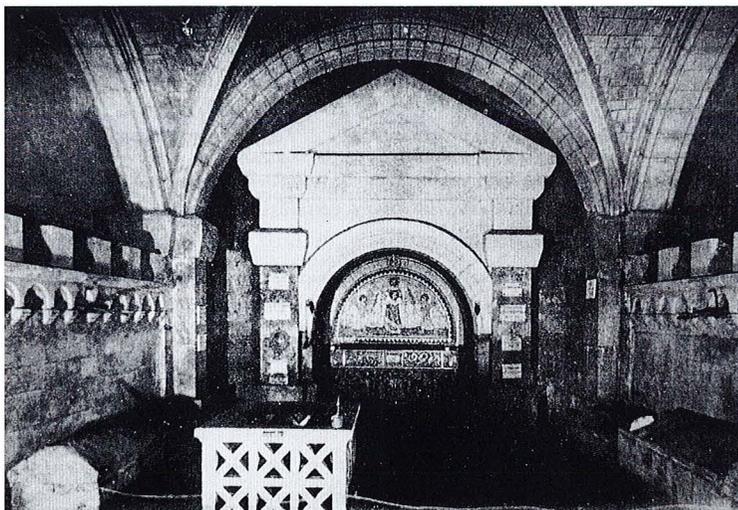


Fig. 10 : Vue de l'*arcosolium* après la restauration de 1885 (carte postale AD Landes).

48. Carole Fondeville a exécuté elle-même ou mis au net tous les relevés effectués sur le site. Elle a participé aux séances du PCRI réunissant les dessinateurs des autres sites aux différents stades des études.

49. La mise au jour dans les premiers niveaux du réduit sud, en remblai, des fragments du décor du XIX^e siècle et notamment des carreaux de faïence décorant le fond de l'*arcosolium*, a fourni des informations indirectes sur cette destruction comme sur les niveaux d'accès à ce réduit vers 1950.

50. Des blocs sont probablement romans mais on repère aussi des fragments architecturaux du XIV^e siècle reconnaissables au module des briques ou à la présence de colonnettes identiques à celles figurant sur le portail.

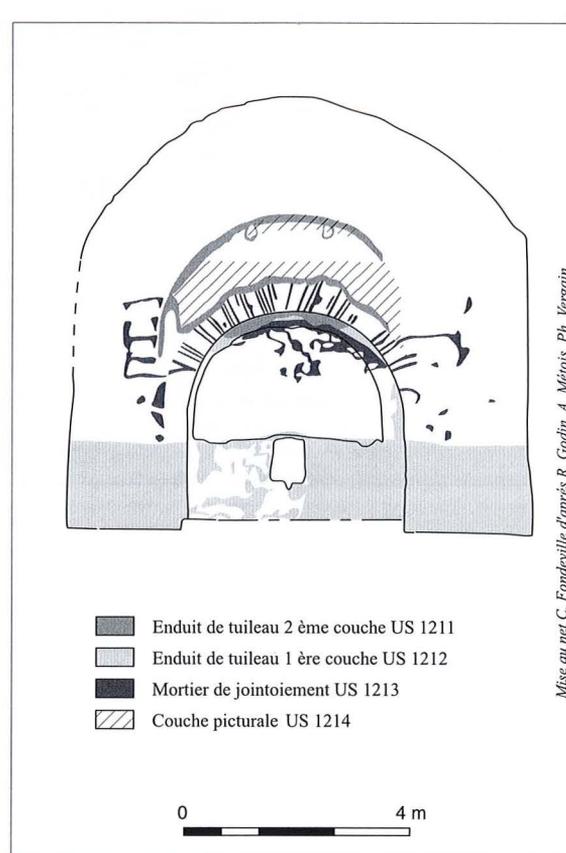
prises en évidence quelques traces d'une couche de couleur noire, possible altération de la couche picturale sous-jacente. Celle-ci (US 1210), qui a été conservée en partie, protégée très ponctuellement par le décor de 1885, repose sur deux niveaux d'enduits, composés de chaux, de galets et de fragments de tuiles immédiatement posés sur une maçonnerie qui est celle d'origine limitée à la partie basse, faite de moellons et d'arases de briques liées par un mortier de jointoiment utilisant chaux, galets et tuileau (fig. 11).

La principale découverte consiste donc en la mise en évidence des vestiges d'un décor, reconnu très partiellement dans sa partie supérieure au contact de la voûte (fig. 12). Il représente, dans sa partie lisible après nettoyage sommaire, une bande semi-circulaire rouge de 0,02 m de large qui borde un panneau présentant une série de lignes de couleur ivoire, rayonnantes depuis un point central malheureusement aujourd'hui disparu (fig. 13). Un tel décor pourrait rappeler les imitations de marbre, que l'on connaît à la fin de l'Antiquité, mais la fine pellicule noire qui le recouvre presque entièrement empêche toute tentative d'interprétation. Elle peut aussi correspondre à des traces d'incendie ou à une altération des pigments, hypothèses qui ne pourraient être validées que par une analyse chimique. Cet enduit repose directement sur la maçonnerie primitive de ce secteur, dont l'étude ultérieure a montré les extensions vers le nord et le sud, et est donc contemporain de sa construction.

L'arc de cette voûte primitive est ensuite intégré à une nouvelle élévation qui vient s'appuyer au-dessus (fig. 14). Sur une maçonnerie hétéroclite, reposent deux phases successives d'enduits avec d'abord un badigeon "cache-misère" puis, après un délai difficile à estimer, une couche picturale soignée qu'il a été possible de dessiner pour sa partie conservée. Elle représente un système d'encadrement rectangulaire avec guirlandes de fleurs, pampilles, drapés et pots. Les premières comparaisons, essentiellement stylistiques en l'absence de données dans les sources d'archives consultées, pourraient le situer à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle (fig. 15). Il nous faut noter

N° d'US	NATURE	COULEUR	SOUS	SUR	PRÉLÈVEMENT
1214	maçonnerie		1214	inconnu	néant
1213	mortier	beige rose	1213	1214	X
1212	enduit couche 1	beige rosé	1212	1213	X, XI
1211	enduit couche 2	beige rosé	1211	1212	VIII
1210	couche picturale	polychrome	1207 et 09	1211	néant
1209	altération	noir	1208	1210	néant
1208	mortier	brun	1207 et 05	1211 et 12	néant
1207	badigeon	blanc	1207	1208 à 10	néant
1206	altérations	blanc	1206	1207	néant
1205	enduit	gris jaune	1204	1206	VI, VII
1204	couche picturale	polychrome	1203	1206	VII
1203	altérations	blanc	1202 et 01	1204	XIII
1202a et b	ciments	gris ou brun	1201	1203	IV, V et XII
1201	enduit support	gris noir	décor XIX ^e	1202	VII

Fig. 11 : Stratigraphie et éléments de description macroscopique des enduits de la façade occidentale (Godin et al. 1997).



Mise au net C. Fondeville d'après R. Godin, A. Métois, Ph. Vergain.

Fig. 12 : Les enduits anciens (R. Godin, A. Métois, Ph. Vergain et C. Fondeville).

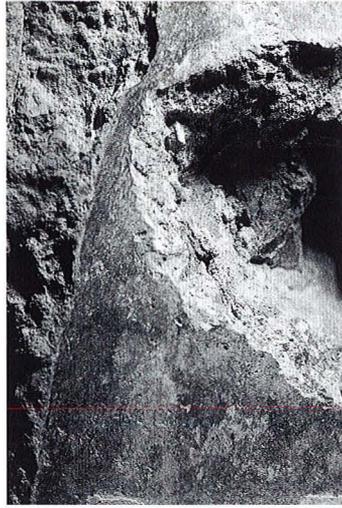


Fig. 13 : Vue de fragments
du décor antique, 1997
(cliché R. Godin).

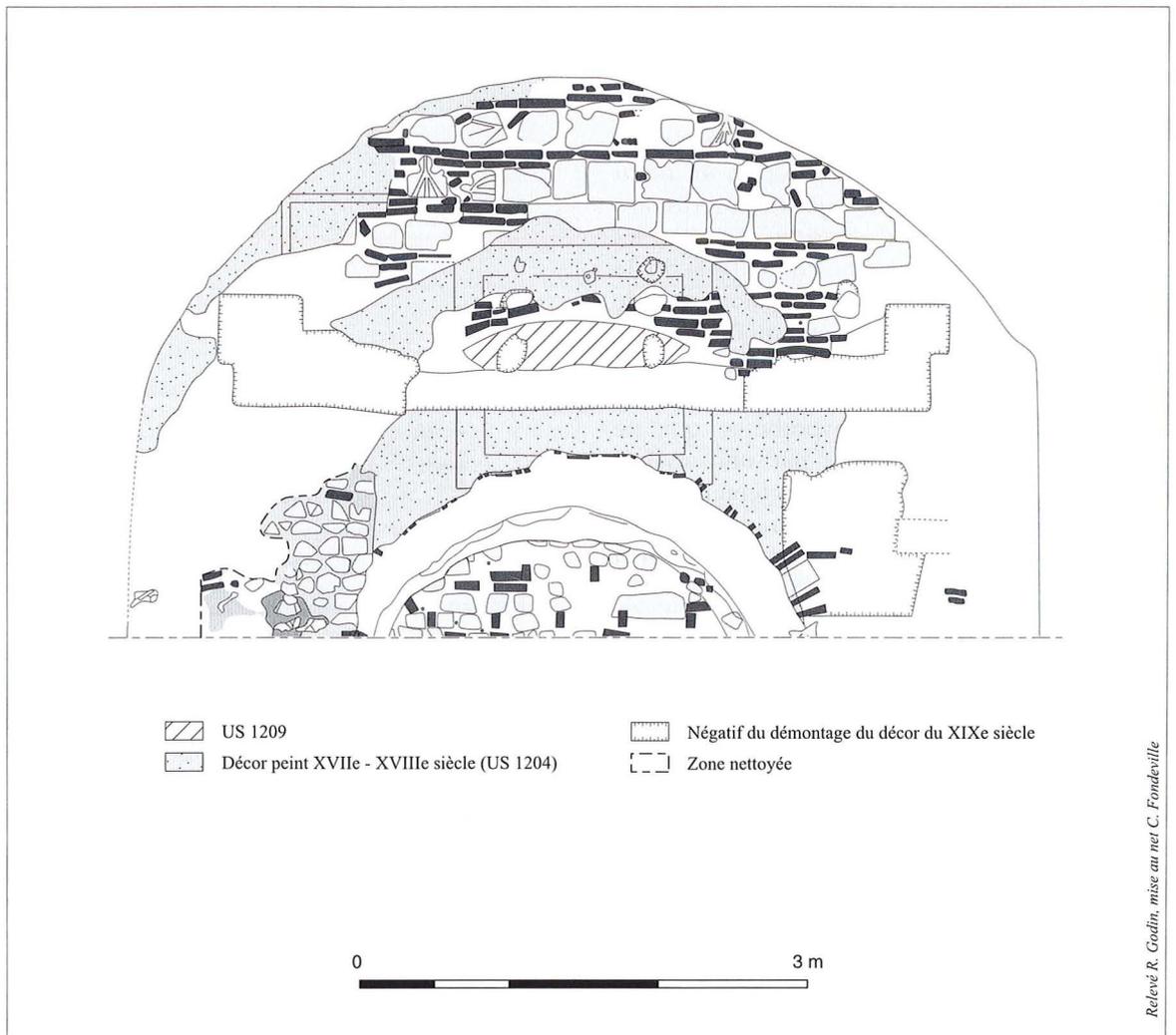


Fig. 14 : Partie supérieure de l'arcosolium (R. Godin, C. Fondeville).

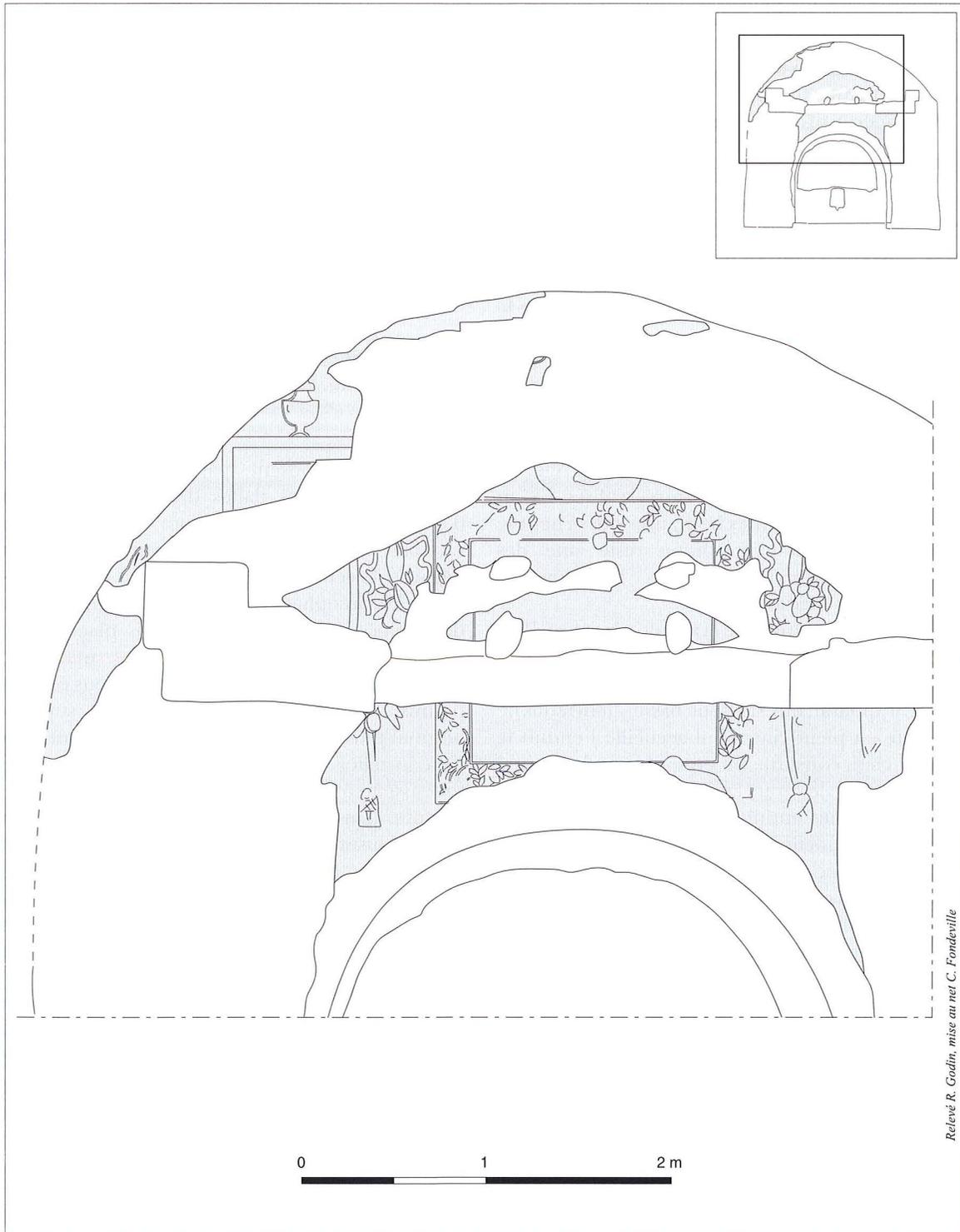


Fig. 15 : Le décor peint (XVII^e-XVIII^e siècles) (relevé R. Godin ; mise au net C. Fondeville).

des XVII^e-XVIII^e siècles, qui voit d'ailleurs une restructuration complète de l'édifice, cette partie de la crypte n'a pas connu de changement notable. Parallèlement, le reste de la crypte voit se développer à proximité une nécropole aux VII^e-VIII^e siècles puis subit les conséquences de l'édification d'un chevet roman entre le XI^e et le XII^e siècle tandis que le chœur inférieur est doté d'un décor exceptionnel, au XIV^e siècle ⁵¹. Les seules traces d'éventuels aménagements médiévaux ou tout du moins antérieurs au XVII^e siècle sont des vestiges de clous recouverts par le badigeon.

Le maintien de l'édifice primitif sans aménagement d'ampleur avant le XVII^e siècle, ni structurellement, ni dans son décor, confirme sa place dans la mémoire collective, au centre de l'église abbatiale pendant tout le Moyen Âge. Le repérage des traces de travaux réalisés ici au moment où sont peintes les figures qui ornent le sanctuaire inférieur gothique reste une des grandes questions posées aux historiens et archéologues médiévistes.

Même si l'ensemble de la façade n'a pu, en l'absence d'un nettoyage général, être analysé de la même manière que la zone test de l'angle sud-ouest, il apparaît que sa partie basse, au-dessous de la voûte en plein cintre qui accueille l'enduit le plus ancien, constitue un ensemble architectural cohérent avec les murs latéraux. On y retrouve en effet les mêmes enduits, le même appareil associant petits moellons et arases de briques et les mêmes arcs avec alternance de claveaux de calcaire et de briques que dans la partie centrale de l'*arcosolium*. Le dernier test de nettoyage, réalisé en 2000 à l'occasion du déplacement du sarcophage de marbre pour une restauration attendue depuis 1998, a permis de valider notre schéma théorique et de proposer une chronologie relative entre ces éléments d'un même ensemble architectural. L'arc sud correspond bien au vestige d'une voûte en berceau transversale dont la construction est antérieure à la voûte en berceau longitudinale (fig. 16). Les niveaux d'arase de brique, quant à eux, se poursuivent, au moins au sud, au-delà des pilastres subsistant du décor de 1885.

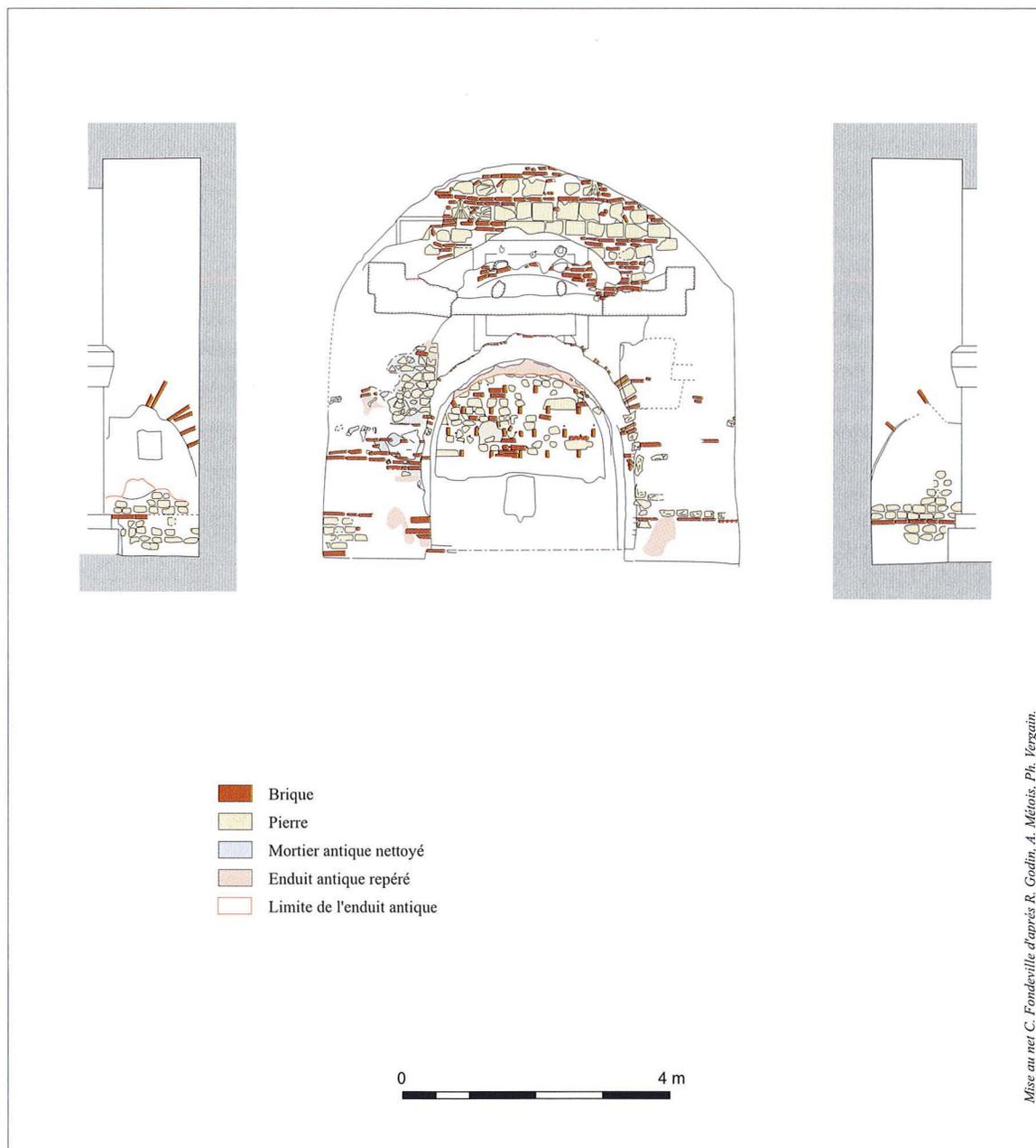


Fig. 16 : Vue de la voûte latérale sud et de sa liaison avec l'*arcosolium*, 2000 (cliché P. Cambra - SRAA).

Les murs reposent, partout où cela a été observable, sur les dalles de près de 0,50 m d'épaisseur. Ce sont de blocs de dimensions variables masqués par un ciment moderne et dégagés de celui-ci uniquement dans l'angle sud-ouest. Le sarcophage était installé, quant à lui, sur deux blocs de même nature mais placés à un niveau légèrement supérieur. Les mauvaises conditions d'observation en 2000 ne nous ont pas permis de préciser la nature de son support originel puisque la nouvelle base en ciment était déjà installée. Il semblerait cependant que le soubassement d'origine ait été noyé, à une époque récente, dans un mortier très dur intégrant du tuileau justifiant par là les descriptions des découvreurs de 1884, interprétant Grégoire de Tours ⁵². Le piédroit sud de l'*arcosolium* utilise des matériaux en terre cuite plus épais que les briques habituelles et qui pourraient être des remplois de *suspensura*. Le fond de l'arc aveugle présente des éléments encore conservés d'enduits anciens et les moellons visibles confirment qu'il s'agit bien ici du blocage interne d'une maçonnerie antique recouverte d'enduit et non du substrat calcaire autour duquel aurait pu se développer la crypte (fig. 17).

51. Cabanot *et al.* 1985, 59-60.

52. Dudon 1885, appendice.



Mise au net C. Fondeville d'après R. Godin, A. Métois, Ph. Vergain.

Fig. 17 : Relevé d'ensemble de la partie occidentale de la crypte
(R. Godin, A. Métois, Ph. Vergain et C. Fondeville).

3.3. Des sondages dans les bras du transept et dans les réduits entre abside et absidioles

L'édifice primitif étant identifié dans son ampleur au sein de la façade occidentale de la crypte et confirmé dans sa possible datation antique, nos interrogations ont alors porté sur son extension que ce soit vers l'est ou de part et d'autre de la partie basse de la crypte. Il s'agissait pour nous de conduire le même type de questionnement, mais vis à vis d'élévations très fortement aménagées aux époques médiévale et moderne ou masquées par le décor de 1885 derrière les pilastres ou sous les enduits et les escaliers. Dans ce même esprit, nous avons volontairement limité nos interventions à des espaces de faible ampleur qui pouvaient aussi être documentés par des données antérieures.

Dans le transept sud de la crypte (fig. 18) a ainsi été mis en évidence, sous les aménagements du décor de 1885, un mur d'une largeur de 0,90 m construit en moellons avec au moins un niveau d'arase de briques, creusé en tranchée étroite dans l'argile. Il n'a pas été possible d'atteindre la base du parement externe de cette construction qui devait reposer, au moins en partie, sur les dalles du sol actuel de la crypte. Ce mur se situe dans le prolongement du mur latéral sud de l'*arcosolium*. Il n'a pas été possible, en l'absence de dégagement des enduits du XIX^e siècle sur la totalité du mur sud, de mettre en évidence les traces d'un système de voûtes ni de reconnaître son devenir plus à l'est à cause de l'escalier du XIX^e siècle. Son équivalent n'a pas été reconnu au nord mais la présence de ces mêmes moellons, en vrac dans le sondage réalisé en symétrie, peut laisser envisager l'hypothèse d'une démolition dans ce secteur. Les sondages réalisés au droit des murs occidentaux n'ont, quant à eux, apporté aucun élément de réponses quant aux accès aux niveaux supérieurs de l'église abbatiale puisque les sols n'ont pas été conservés. Les canalisations symétriques évoquées plus haut sont venues de plus couper toutes les relations stratigraphiques, tant au moment de leur installation que lors des réaménagements successifs.

Dans le transept nord de la crypte (fig. 19), a été mise au jour une structure bâtie qui apparaît comme antérieure à l'édifice roman, sans qu'il soit

possible de la dater avec précision ou de la rattacher structurellement au reste du bâti. Un parement soigné, composé de quatre assises de moellons rectangulaires dont une plus étroite, constitue son élévation méridionale. Ce mur est construit en tranchée étroite dans l'argile qui noie à l'ouest et au nord un blocage fait de moellons grossiers et de galets liés au mortier. Une investigation, menée à la tarière pour trouver son

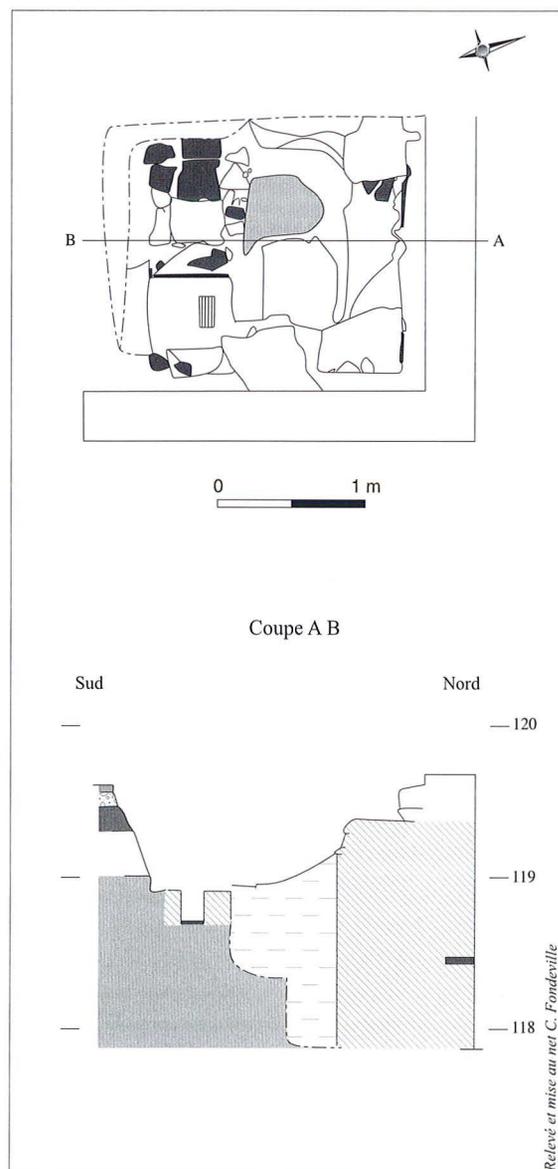


Fig. 18 : Résultats des sondages dans le bras sud du transept de la crypte (C. Fondeville).

éventuel symétrique au sud, s'est avérée négative. Cette construction, dont la relation chronologique avec le reste du bâtiment ne pourrait être établie que par la fouille exhaustive de ce secteur nord, paraît cependant pouvoir être liée aux désordres apparents de l'architecture romane repérés au nord de l'abside dès la fouille de 1995. Celle-ci avait mis en évidence un traitement

différentiel des fondations entre l'abside et l'absidiole nord et entre les deux absidioles elles-mêmes qui pourrait correspondre aux contraintes générées par cet édifice antérieur (fig. 20).

Les réduits étaient déjà reconnus comme des créations tardives issues de la fermeture d'espaces entre abside et absidioles et profitant de contreforts romans. Dans le réduit sud, les sondages ont permis de repérer trois niveaux avant l'époque contemporaine. Alors que l'on se trouve à l'extérieur de l'édifice, le niveau roman à 119 m NGF accueille deux sarcophages qui ont été installés là avant la construction romane compte tenu de leur taille et du faible écartement entre abside et contrefort. Le témoin subsistant est un enduit qui court le long du mur ouest, en liaison avec la première assise de l'abside (fig. 21). Un second niveau de circulation lui succède à 119 m 40, qui correspond à la base des deux sarcophages dans leur position actuelle, ce qui a imposé la mise en place de trois dalles pour le calage et la surélévation d'un des deux sarcophages au moins. La découverte de monnaies au fond d'une des deux cuves nous

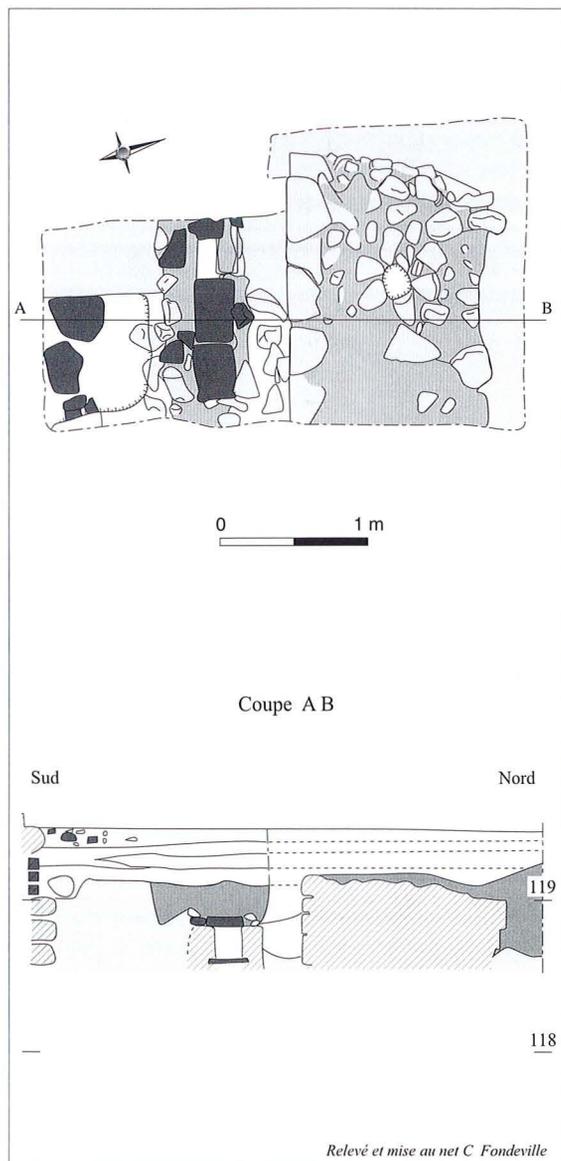


Fig. 19 : Résultats des sondages dans le bras nord du transept de la crypte (C. Fondeville).

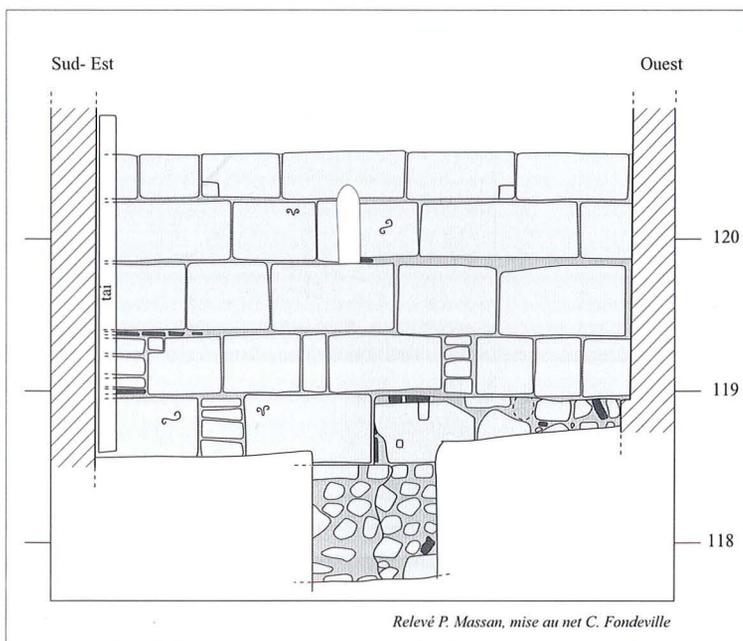


Fig. 20 : Partie nord de l'Abside (extérieur) (relevés P. Massan ; mise au net C. Fondeville).
Échelle : 1/50.

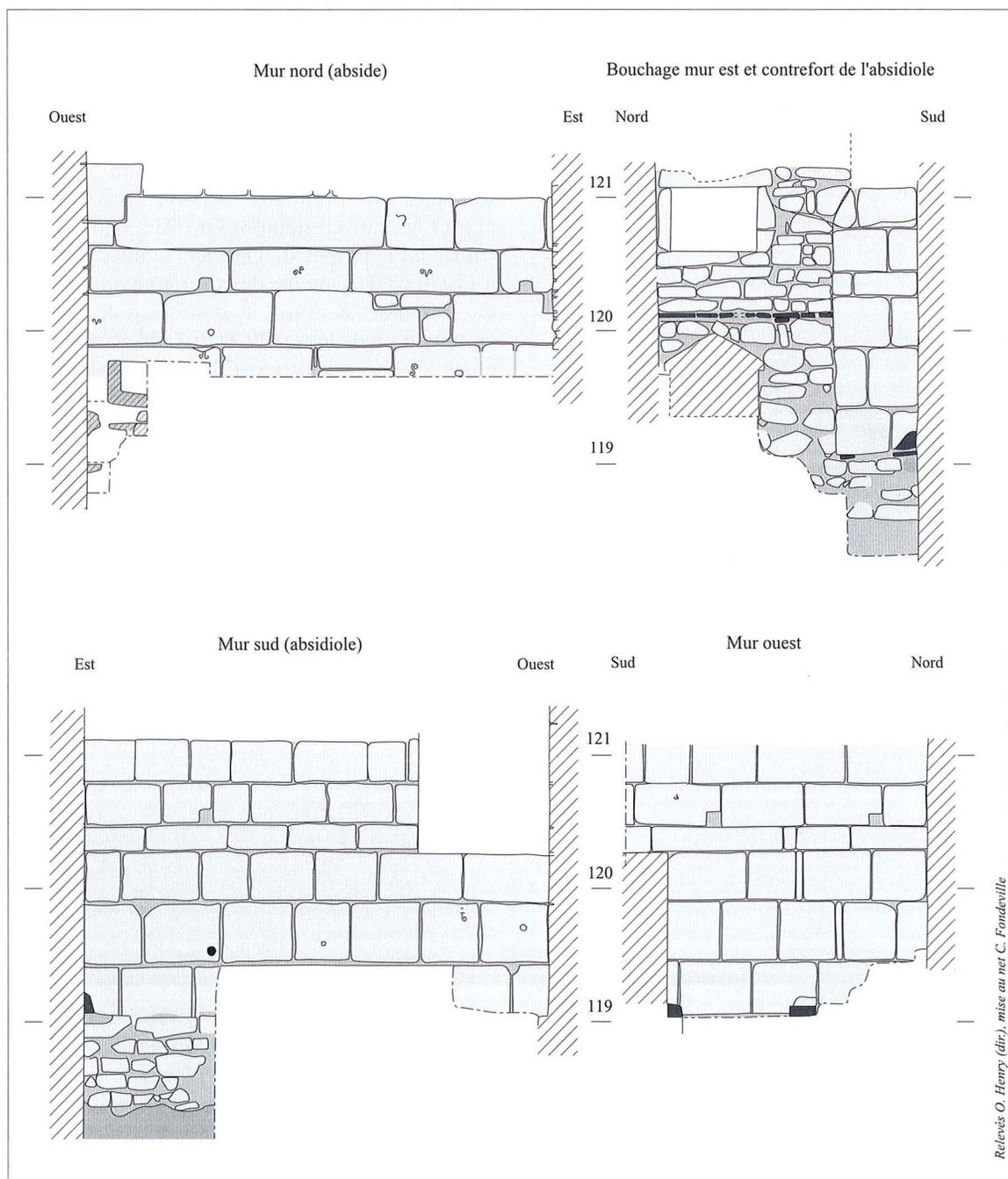


Fig. 21 : Réduit sud (intérieur)
 (relevés O. Henry ; mise au net C. Fondeville).
 Échelle : 1/50.

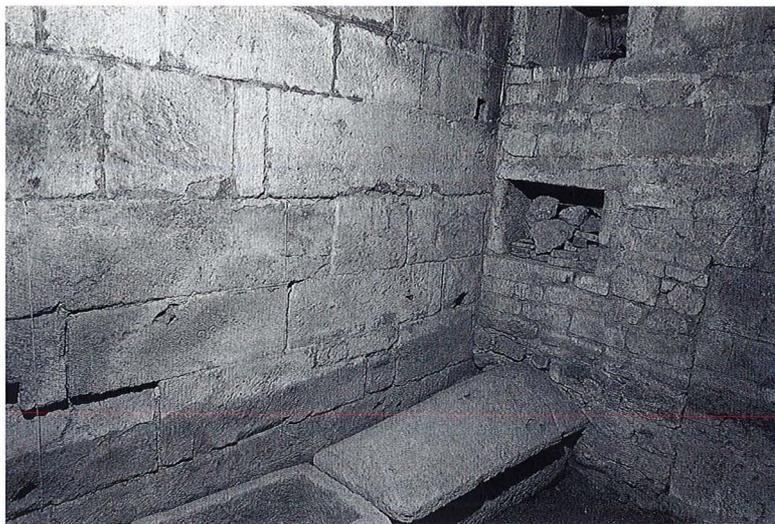


Fig. 22 : Vue vers l'est du réduit sud avec les sarcophages, 2000
(cliché P. Cambra - SRAA).

laisse envisager qu'il était accessible dans un espace encore ouvert, autour du XIII^e siècle⁵³ (fig. 22). Au moment de la fermeture qui crée le réduit, le sol est à 120,28 m NGF ce qui correspond à l'entrée encore en activité et à celui de la banquette de l'absidiole sud qui était le niveau de circulation avant le dégagement du sol roman au XX^e siècle. En fond de sondage, un niveau de destruction ou de remblai a été mis au jour mais malheureusement sur une surface très réduite. Il a livré des briques et des tuiles dont deux fragments de *tegulae mammatae*, avec des traces ponctuelles d'enduit beige noirci en surface et deux imbrices liées par un mortier gris très compact. L'absence de matériel céramique antique dans ces niveaux nous a conduit à privilégier l'hypothèse d'une position secondaire, contemporaine du remblaiement roman mais pouvant constituer un possible témoignage de la démolition d'édifices antiques ou préromans employant eux-mêmes ce type de matériau antique en récupération.

Les résultats des sondages réalisés dans le réduit nord ont apporté des enseignements différents

53. Une étude numismatique a été réalisée par G. Dardey qui devrait être publiée exhaustivement.

mais complémentaires. Compte tenu de la fragilité du mur nord de cet espace, notamment dans sa partie haute, les sondages dans ce secteur ont été encore plus limités qu'au sud tant dans leur extension planimétrique que dans leur profondeur, ce qui réduit d'autant la partie de nos constatations⁵⁴. Un premier sondage établi au pied du mur occidental a confirmé le chaînage de celui-ci avec le mur nord mais a également mis en évidence la faible profondeur des assises de fondation du mur de l'absidiole puisque la semelle débordante est à 119,40 m NGF. Les fondations du mur occidental présentent une rupture vers le

nord en direction de l'absidiole. Sous deux assises de blocs comparables à ceux utilisés dans l'abside et chaîné à eux, on trouve un blocage de moellons de dimensions très variables qui se prolonge sous le mur de l'absidiole. La semelle débordante de l'abside est, quant à elle, bien plus large et plus basse à 119 m NGF, témoignant d'une construction radicalement différente qui ne peut s'expliquer par un simple décalage chronologique dans la construction. La présence de sépultures en fosse, dont celle d'un enfant dans un probable cercueil, postérieure à une couche de mortier posée sur le niveau de construction et correspondant à un probable niveau de circulation autour de 119,35 m NGF, confirme le développement du cimetière reconnu au chevet vers l'ouest et laisse supposer un réaménagement important de l'absidiole nord entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Cela est aussi confirmé par la mise au jour d'un niveau contemporain de l'installation de l'absidiole, dans lequel ont été trouvés des éléments du démontage d'un bâtiment ou de

54. Des problèmes de stabilité avaient été signalés par la Conservation Régionale des Monuments Historiques. Une visite de M. Thouin, Architecte en Chef des Monuments Historiques, en compagnie des représentants de la Conservation Régionale le 19/04/97 nous a assuré cependant de sa tenue mais les sondages sont délibérément restés superficiels.

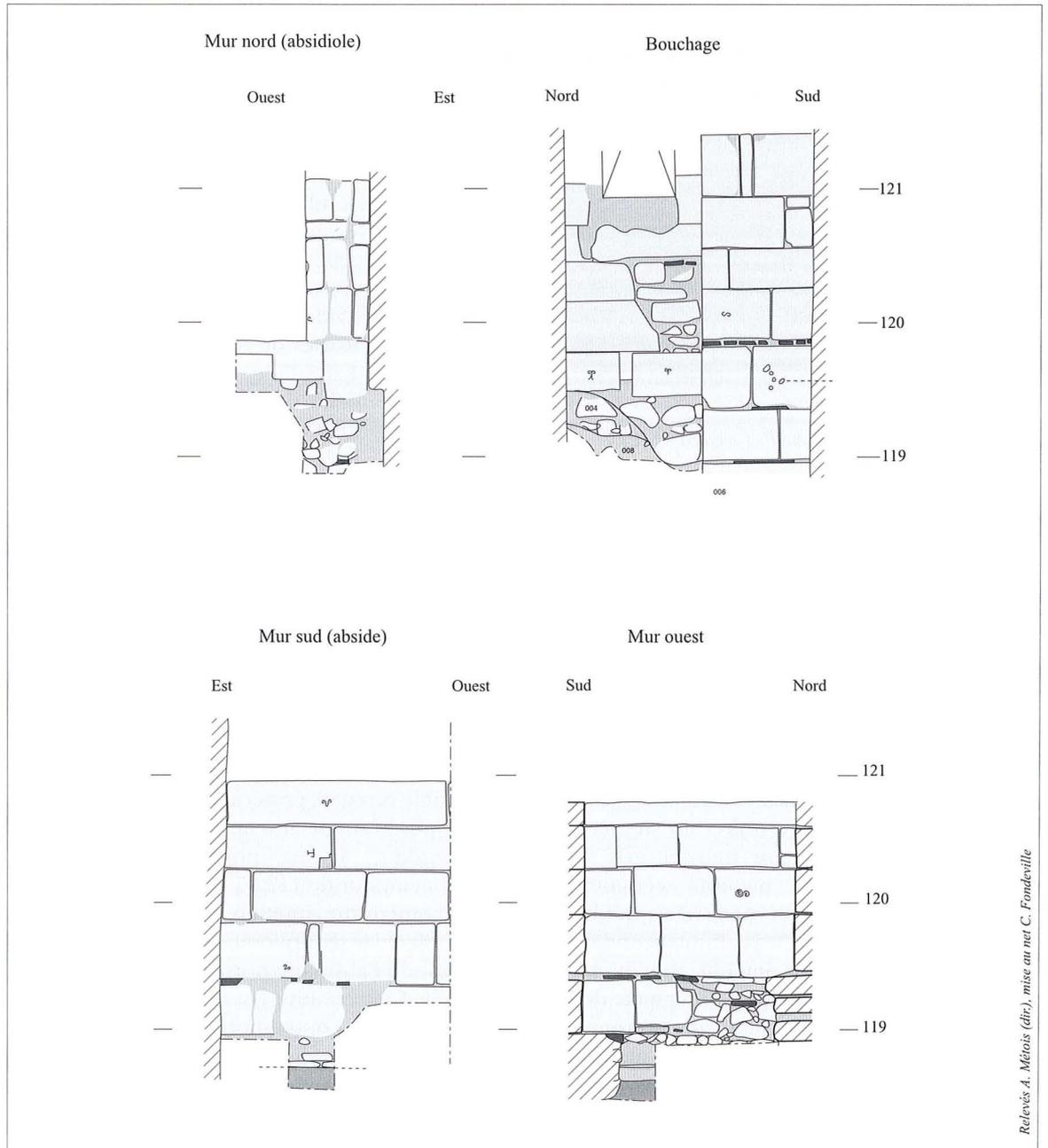


Fig. 23 : Réduit nord (intérieur)
(relevés A. Métois ; mise au net C. Fondeville). Échelle : 1/50.

structures antérieures, avec notamment des fragments de sarcophages (fig. 23). On signalera enfin une couche de démolition mêlant mortier de chaux, galets et fragments de *tegulae*, rappelant les niveaux les plus anciens aperçus au sud.

Ces sondages, malgré leur emprise limitée, ont à la fois permis de confirmer un certain nombre de découvertes anciennes, de mettre en évidence les extensions possibles vers l'est du bâtiment

antique, de montrer le traitement différentiel des vestiges antiques au nord et au sud et de proposer des niveaux de circulation différents pour les espaces extérieurs des églises médiévales successives. On insistera particulièrement enfin sur les réponses contradictoires des deux absidioles dans leur relation à l'abside romane. Les contraintes pesant au nord peuvent être de natures différentes puisque l'on peut envisager

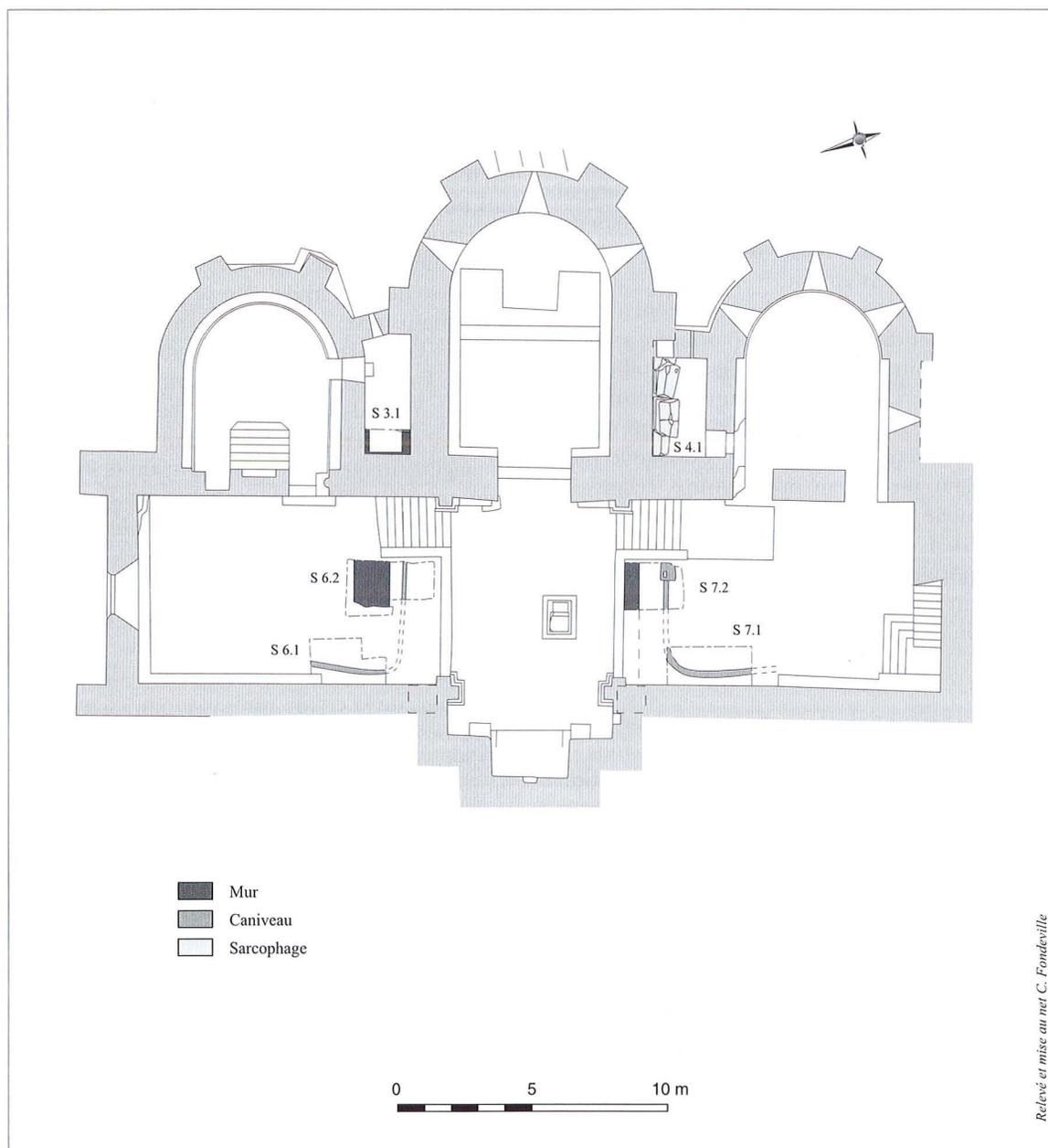


Fig. 24 : Résultats des sondages réalisés dans la crypte (relevés C. Fondeville).

une réponse à une situation architectonique spécifique ou l'adaptation à la préexistence d'un bâti intermédiaire entre le bâtiment primitif et le chevet roman. On n'oubliera pas la possibilité qu'il puisse s'agir des conséquences de réaménagements intervenus entre le XVII^e et le XVIII^e siècle (fig. 24).

3.4. Le contexte de l'*arcosolium* depuis la nef

Les trois sondages réalisés dans la nef ont fourni des informations sur les niveaux de circulation dans les différents états de l'église abbatiale. A l'ouest, le sol du XIV^e siècle, à la descente d'un emmarchement, se situe à 123,73 m soit à moins de 0 m 30 sous le sol actuel de la nef. En allant vers l'est, ce même niveau est matérialisé par un sol de briques conservé à 123,71 m avant d'atteindre 123,50 m à une distance de plus de 10 m du précédent ce qui indique un pendage de 0,02 m par mètre somme toute insignifiant compte tenu des possibilités de tassement de l'édifice dans un tel contexte géologique. Le niveau de l'époque romane, quant à lui, n'a été repéré que dans le sondage le plus oriental. Sur un niveau préparatoire, recouvert d'une couche de chaux (026), repose un niveau de sol (014) composé d'une faible couche de mortier portant des carreaux de terre cuite qui constituent le témoignage du niveau de circulation dans la nef situé à 122,90 m NGF, soit à peine à 1 m sous le niveau de la nef actuelle (fig. 25).

L'apport essentiel de ce même sondage, situé immédiatement à l'arrière de l'*arcosolium* a cependant été une confirmation de l'occupation antique de cette colline même s'il nous faut noter de nouveau l'absence de vestiges céramiques ou métalliques antérieurs à l'époque médiévale. Deux murs perpendiculaires ont été mis au jour. M2 est associé à deux niveaux de sols situés à des altitudes différentes : à 122,60 m NGF à l'ouest (029) et à 122,40 m NGF à l'est (025). Son niveau d'arasement est celui du niveau de circulation roman. Il paraît bien être le mur le plus ancien, d'orientation nord-sud et large de 0,75 m. Son parement occidental, enduit, a été reconnu sur cinq rangées de moellons, avant un ressaut de fondation immédiatement sous une arase de

brique à 122,30 m NGF. Il n'a pas été possible de reconnaître le *substratum* ni la base de ce mur. Le radier du sol (031) est formé par un conglomérat très résistant de pierres (petits moellons, déchets de calcaire et quelques galets) et de tuiles (*imbrices* et *tegulae*). Sa face orientale n'a, quant à elle, été reconnue que sur trois assises de moellons en élévation au-dessus du sol qui a été laissé en place. Le mur M1, collé à M2, est construit contre un mortier de tuileau (025). Conservé sur deux assises, il mesure 0,40 m de large et est régulièrement appareillé de petits moellons. Un mortier (016) d'une épaisseur de 0,40 m, beige à blanc car très chargé en chaux mais avec des fragments de briques qui lui donne un aspect légèrement rosé, est collé à M1 et M2 mais laisse sous lui un espace d'environ 0,03 m d'épaisseur correspondant à un comblement disparu mais dont le négatif a été retrouvé sur le mortier. Un trou carré de 0,20 m de côté pris dans ce niveau (033) peut être mis en relation avec cette structure laissant envisager la possibilité de parties en bois. Une première interprétation comme un possible regard a dû être abandonnée en l'absence d'ouvertures dans le mur M2. D'autres aménagements tel un creusement de 0,40 m de large orienté globalement est-ouest qui vient buter contre le mur ainsi que des bourrelets de mortier présentant les aspects d'une crémaillère, paraissent témoigner des traces de dalles ou d'autres structures horizontales ayant recouvert cet évidement (fig. 26).

L'emplacement du sondage au dessus de l'*arcosolium* de la crypte nous a amenés à avancer l'hypothèse, pour la partie la plus orientale, d'aménagements liés à la construction souterraine. Il pourrait s'agir soit de la base d'une superstructure soit d'une partie des éléments de couverture du bâtiment inférieur. Si le système de voûte reste difficile à concevoir à partir des seuls éléments dégagés, la présence de bois, d'un mortier léger et d'un pendage pourraient favoriser une interprétation allant dans le sens de la couverture du bâtiment inférieur. Le niveau inférieur de l'arc antique repéré se situant en effet à l'altitude de 122 m NGF, cela laisse un espace de 0,40 m à 0,60 m pour atteindre la partie basse de la couche de mortier évoquée. Cette distance pourrait correspondre à l'épaisseur de la voûte

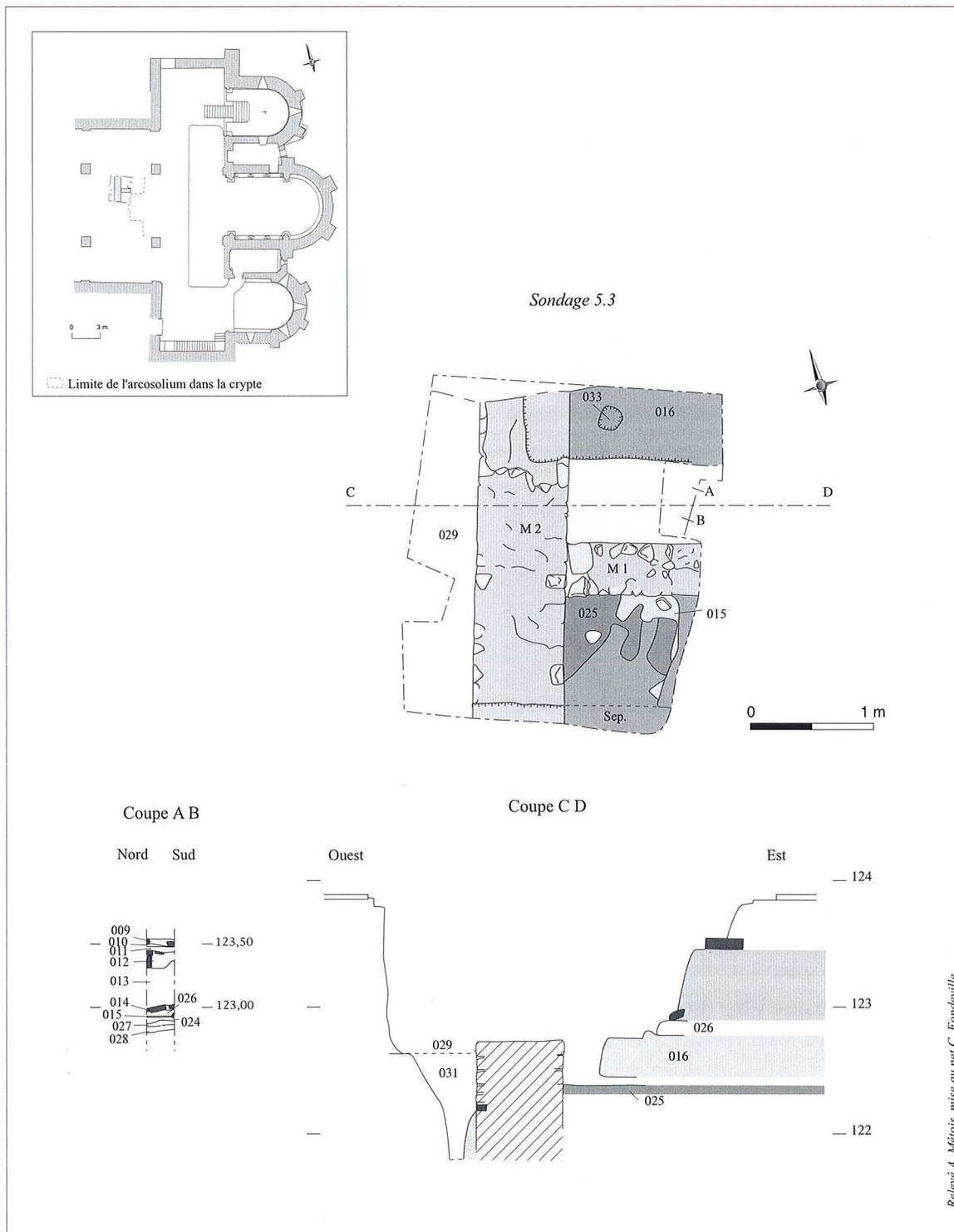


Fig. 25 : Résultats des sondages réalisés dans la nef (relevés A. Métois ; mise au net C. Fondeville).

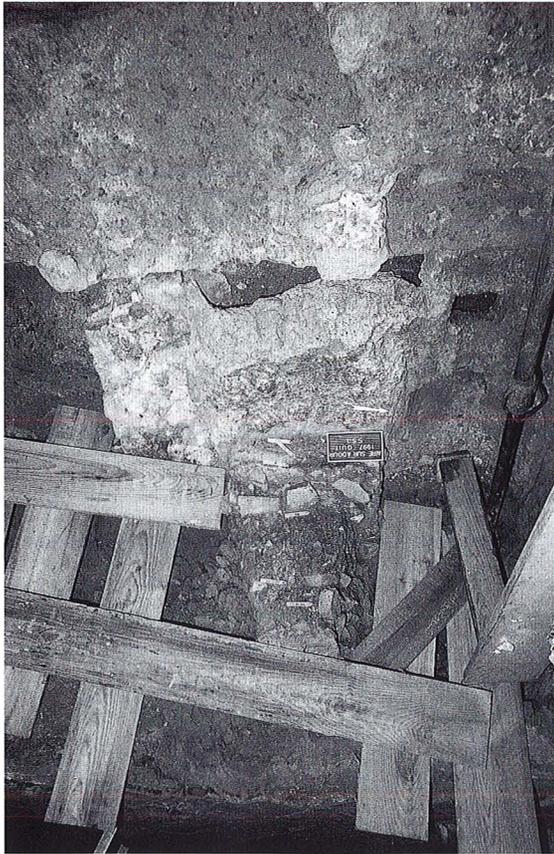


Fig. 26 : Vue vers l'est du sondage dans la nef, 1997
(cliché Ph. Vergain - SRAA).

inférieure, estimée à partir des données observées sur les arcs et voûtes reconnus ailleurs. A l'ouest, en revanche, le niveau de sol pourrait plus aisément correspondre à l'amorce d'un bâtiment en élévation s'étendant sous le sol actuel de la nef.

4. DES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES À UNE POSSIBLE HISTOIRE DU SITE

4.1. Un probable mausolée de l'Antiquité tardive : certitudes et hypothèses

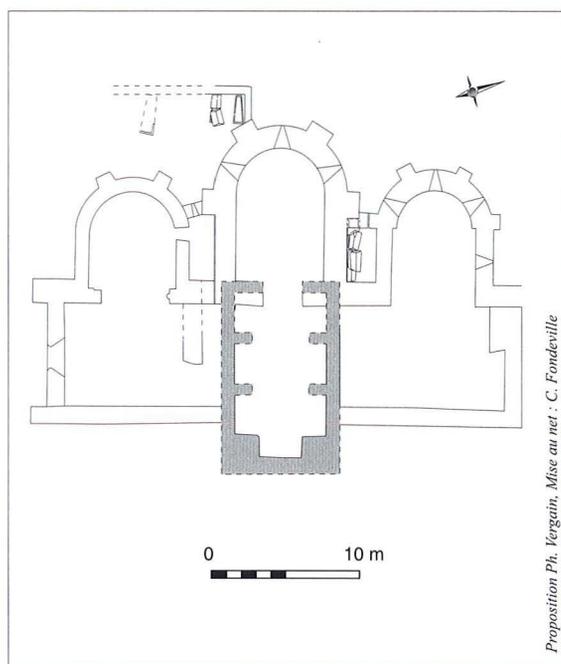
Le bâtiment primitif, dont nous proposons ici une restitution issue des projections des vestiges analysés au sud et à l'ouest, est de plan rectangulaire d'une longueur maximale estimée de 12,50 m sur une largeur reconnue de 7,50 m. La voûte longitudinale sous l'intrados se situe à

plus de 4 m de hauteur contre 2,50 m pour les voûtes transversales. La restitution symétrique des niches à partir de la voûte relevée au sud, nous impose de situer son accès à flanc de colline à l'est. Une telle entrée aurait pu être reprise par l'arc roman ouvrant sur le chœur inférieur, ce qui expliquerait quelques désordres apparents à la base des murs de cet arc et le léger décalage axial repéré dans les relevés (fig. 27). La possibilité d'un aménagement septentrional avec une entrée de ce côté reste une hypothèse que seule la fouille permettrait de valider. Les sarcophages antiques en marbre entiers ou fragmentaires retrouvés sur le site nous paraissent conforter une telle interprétation funéraire. Si l'hypothèse de la récupération par des moines d'une pièce unique exogène était envisageable à propos du sarcophage historié, il paraît difficile d'envisager que les autres, plus sobres, n'aient pas été là dès l'origine. Cela ne signifie pas pour autant que le mausolée ait été construit pour eux puisque l'on peut envisager une construction familiale contenant des tombeaux remarquables qui, peu à peu, attire ici les sépultures d'une communauté chrétienne en développement après le IV^e siècle. L'établissement de la chronologie de ces tombes restera une priorité notamment à cause de l'incertitude pesant sur l'absence de sarcophages "du Sud-Ouest de la Gaule", qui peut être autant un indice culturel que chronologique⁵⁵.

Restent posées les deux questions fondamentales de la datation d'un tel bâtiment et de la nature de son contexte d'installation. La couche picturale, qui se rattache à la "technique à fresque" antique propose une imitation de marbre laissant envisager une datation de l'Antiquité tardive⁵⁶. La technique générale de

55. Boube 1984, 236. Exemples toulousains en contexte dans Cazes in : Maurin 1996, 150-151.

56. Nous n'avons pas tenté de comparaisons stylistiques compte tenu de la rareté des vestiges observables faute d'un nettoyage des vestiges de cette couche picturale mais notre interprétation paraît évoquer des copies d'*opus sectile* connues en Gaule dès le II^e siècle de notre ère et se développant ensuite. On les retrouve aussi bien dans des espaces à hypocauste qu'au sein de monuments funéraires comme à Ehrang près de Trèves ou à Mérida (informations F. Monier CEPMR Soissons). On comparera à Barbet, Colardelle in : Sapin 1994, 16-22, pour Saint-Laurent de Grenoble. Cette étude reste naturellement à réaliser par des spécialistes de peintures murales.



Proposition Ph. Vergain, Mise au net : C. Fondeville

Fig. 27 : Hypothèse de restitution en plan du mausolée antique conservé dans la crypte (proposition Ph. Vergain ; mise au net C. Fondeville).

construction utilisée ici qui associe la terre cuite sous différentes formes, des moellons taillés et quelques blocs notamment dans les voûtes ou pour le sol et semble faire la part belle au remploi nous suggère également cette période avec une fourchette chronologique large entre le III^e et le VI^e siècle de notre ère. La datation généralement proposée pour le sarcophage dit de sainte Quitterie est le début du IV^e siècle et ce bâtiment est antérieur à la nécropole de type mérovingien découverte au chevet, que l'on peut situer entre le VI^e et le VII^e siècle. Il peut avoir été construit comme un écrin au sarcophage lui-même et être alors contemporain des origines de la cité épiscopale de *Vicus Iuli*. Il attesterait alors de la conversion au christianisme de ses élites et en constituerait, à ce jour, le plus ancien témoignage pour cette partie de l'Aquitaine.

La morphologie générale de ce bâtiment de plan rectangulaire à flanc de colline évoque d'autres sites de Gaule notamment des hypogées enterrés ou semi enterrés en milieu péri urbain

comme l'hypogée des Dunes à Poitiers ⁵⁷ mais aussi en milieu rural, à proximité des *villae*, ceux de Louin, de Nueil-sous-Faye ⁵⁸ ou de Tavers ⁵⁹. Un exemple intéressant et culturellement plus proche nous est fourni par un mausolée d'une nécropole d'Auch, dégagé au XIX^e siècle au flanc d'une colline. Le croquis de la découverte fait apparaître autour de sarcophages accumulés, un bâtiment de plan rectangulaire offrant une alternance dans l'élévation avec des blocs de grand appareil et des parements en moellons avec arases de briques ⁶⁰. L'originalité du plan que nous proposons tient en la présence possible de cinq à sept *arcosolia* qui ont été envisagés à partir de celui conservé à l'ouest et de son extension méridionale, reconnue pour la première partie de sa voûte et restituée ensuite. J.-F. Reynaud, à propos des nécropoles chrétiennes de Lyon, évoque la filiation directe entre le mausolée antique de plan rectangulaire, voûté et de dimension modeste et celui de la période paléochrétienne, qu'il distingue de la chapelle funéraire par l'absence d'installations liturgiques. Les mausolées à abside pourraient se rapprocher de notre exemple par leur dimension et leur organisation générale mais aucun cas d'absides rectangulaires n'est signalé dans les publications consultées ⁶¹. Les vestiges antiques repérés dans le sous-sol de la nef, qui ont partie liée avec le mausolée tel que nous le restituons, nous incitent à une comparaison avec des mausolées superposés dans une nécropole à étages comme à Saint-Laurent de Grenoble, qui constituent à ce jour une des meilleures séries documentées par l'archéologie ⁶². En l'état de notre réflexion et de notre documentation, nous ne pouvons confirmer au Mas une hypothèse d'un bâtiment à deux étages ni proposer une organisation en crypte dès l'origine, pistes qui restent toutes deux possibles.

L'absence de matériel archéologique antique en dehors des *tegulae*, comme l'exiguïté de la zone

57. Boissavit-Camus 1990, 61-63.

58. Boissavit-Camus 1990, 58-60.

59. Baratin 1985.

60. De Laurière 1881, 501 cité par Lapart 1984.

61. Reynaud 1998, 232-236.

62. Colardelle in : Galinié & Zadora-Rio 1996, 111-120.

d'observation du sous-sol de la nef, nous contraignent également à une grande prudence. Le contexte originel reste inconnu et nous pouvons aussi bien envisager un habitat privé en limite d'agglomération antique qu'un sanctuaire⁶³ mais aussi une nécropole dès l'origine sans oublier la possibilité d'un mausolée familial isolé. Ces dernières interprétations qui peuvent se justifier par la position topographique à la sortie de la ville antique ne s'appuient malheureusement sur aucune preuve archéologique puisque aucun indice caractéristique telle que la mise au jour d'incinérations ou la découverte de verreries ou de cippes n'a été signalé ici. Elle présente de plus l'inconvénient majeur de pouvoir résulter d'un déterminisme régressif tenant compte de ce que va devenir le site ensuite. Cependant aucune attestation d'un culte antique rendu ici à une source n'ayant été retrouvée, on est en droit de penser que la reconnaissance de la fonction guérisseuse de l'eau n'est pas antérieure à la christianisation du lieu⁶⁴. De telles pratiques sont compatibles avec le développement d'un culte des saints, qu'il s'agisse des évangélistes de la région ou d'une vierge comme Quitterie. Il importerait d'examiner les origines d'un tel culte entre le V^e et le VI^e siècle et de comprendre le choix de ce secteur du Mas compte tenu des autres possibilités de la colline⁶⁵.

63. Un travail universitaire de Ph. Buzon (TER soutenu en 1997 à Toulouse-Le-Mirail sous la direction de R. Sablayrolles) a repris l'étude des autels et sanctuaires dédiés à Mars dans un contexte aquitain large. Son analyse laisse envisager la possibilité d'un lieu de culte de plein air, comparable à ceux connus ou supposés dans d'autres sites pyrénéens comme à Ardiège, Montsérié ou Saint-Bertrand-de-Comminges auxquels on pourrait rattacher le Mars *Lelhumus* d'Aire. Des traces de ce même culte ont pu être retrouvées jusque en Rhénanie, dans des possibles butins perdus lors de retour de raids de la fin du III^e siècle comme ces plaques votives avec noms de dédicants aquitains, retrouvées à Hagenbach (Allemagne) : Anonyme 1990, 58-61.

64. A la différence de Saint-Sever où nous connaissons une dédicace à la fontaine de Brille, datée par J.-P. Bost du V^e siècle. Bost & Boyrie-Fénié 1994, 134.

65. La possible fonction guérisseuse du *Mars Lelhumus* d'Aire, envisagée par Ph. Buzon, paraît confirmer une localisation du sanctuaire près d'une source. Fontaines et sources ne manquent pas sur la colline du Mas avec sur l'autre versant la fontaine dite de sainte Quitterie. Le Mas n'a pas non plus de monopole en la matière puisqu'une fontaine, maçonnée avec soin avec une petite source encore visible, fonctionnait au XVIII^e siècle sur le versant est de la colline de Lasserre à moins de 10 m du lieu de la découverte des autels. Cabanot *et al.* 1982, 130-135.

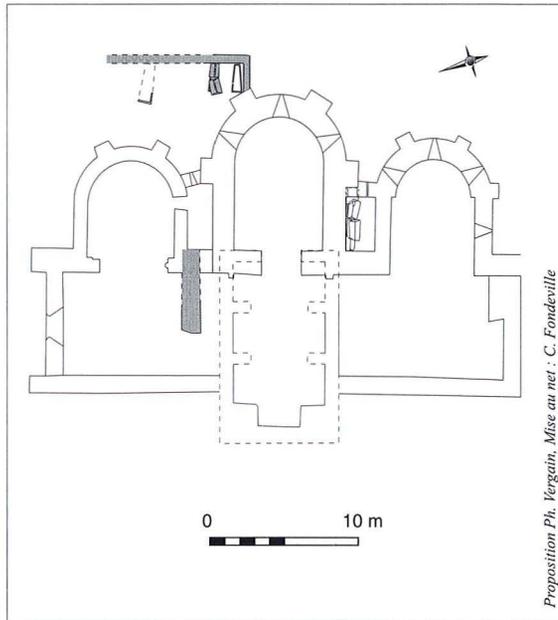
4.2. Quel édifice du haut Moyen Age ?

La vocation funéraire postérieure du site autour du mausolée primitif est clairement affirmée comme l'ont montrée nos découvertes depuis la mise au jour en 1995 d'une organisation funéraire médiévale au chevet. Pour sa première phase, datée des VI^e et VII^e siècles, les travaux réalisés depuis n'ont pas cessé de confirmer son importance puisque l'on dénombre à ce jour pas loin d'une dizaine de sarcophages trapézoïdaux conservés sur place ou mis en scène à diverses époques du Moyen Age. Ce nombre relativement important est à souligner dans un contexte régional où les vestiges de cette nature sont encore relativement rares⁶⁶. Il convient de nous interroger sur le choix retenu pour la dénomination de cet espace funéraire entre les termes de cimetière ou de nécropole. Nous avons accordé notre préférence à ce dernier qui confirme la continuité avec l'Antiquité et se justifie en l'absence de toute caractérisation à ce jour d'un habitat dans ce secteur du Mas. Nous verrons autour des hypothèses liées à la topographie urbaine d'Aire que cette question, déjà largement débattue ailleurs par des spécialistes⁶⁷, n'est pas anodine ici.

Les indices de cette période restant encore très ténus, nous avons proposé de regrouper ici tout ce qui paraît antérieur à l'époque romane pour réfléchir à ce que pouvait être le site au moment du premier développement de l'espace funéraire (fig. 28). La plus grande incertitude concerne la conservation du mur nord du mausolée à cette époque. Faut-il envisager alors une autre construction qui fasse office de chapelle funéraire ou le mausolée, maintenu en l'état ou adapté notamment au nord, suffit-il à une telle fonction ? Une éventuelle réponse ne pourra être apportée que par la fouille extensive du bras nord du transept inférieur. On doit dans l'immédiat s'interroger sur le lien structurel existant entre ce bâti antique conservé ou adapté et la construction qui se développe parallèlement à lui, à moins d'un mètre au nord. Cette question est d'autant plus

66. Bost & Boyrie-Fénié 1994, 42-44 (carte).

67. Notamment Galinié in : Galinié & Zadora-Rio 1996, 17-22 et Tréfort in : Galinié & Zadora-Rio 1996, 56-63.



Proposition Ph. Vergain, Mise au net : C. Fondeville

Fig. 28 : Vestiges antérieurs à l'époque romane
(avant le XI^e siècle)

(proposition Ph. Vergain ; mise au net C. Fondeville).

cruciale s'il s'avère que cette construction est contemporaine de la nécropole du haut Moyen Age. Les exemples connus de chapelles funéraires du haut Moyen Age proposent généralement une église qui, même si elle reste modeste dans ses dimensions et dans son plan, est orientée avec une abside mais on peut envisager que le mausolée constitue dans sa forme originelle le lieu de culte⁶⁸. Il faut cependant rappeler ici nos hésitations sur la nature des perturbations mises au jour au chevet en 1995 sous l'absidiole nord et interprétées alors comme une reprise en sous-œuvre⁶⁹. Une mise en relation de ces témoins avec les vestiges repérés dans le réduit nord en 1997 largement évoqués ci-dessus reste possible mais la présence de blocs antiques en remploi ne permet pas aujourd'hui de conclure à une construction spécifique qui pourrait dater de cette époque. Enfin, entre les murs préromans identifiés et mis en phase, aucun lien évident n'a pu être mis en évidence, que ce soit dans les types de mortiers

employés – qui peuvent encore donner lieu à des analyses – ou dans la structure même de ces fragments de construction, appareils, matériaux et même épaisseurs. Les seules convergences qui ont été observées l'ont été sur de trop petites superficies pour n'être pas sujettes à caution puisqu'elles concernent une même orientation générale, très proche des axes antiques. On signalera enfin comme point commun entre ces vestiges, l'absence de niveaux de briques dans leurs élévations à la différence des murs antiques du site et le fait qu'ils paraissent avoir tous été arasés à un niveau qui correspond à la base des constructions romanes, que ce soit dans le bras nord du transept ou au chevet⁷⁰.

4.3. Enquête pour une crypte romane

Les résultats de l'étude des deux réduits entre abside et absidioles complétant ceux des fouilles du chevet, ont surtout permis de proposer des hypothèses concernant les différents niveaux de circulation successifs de l'édifice médiéval. A l'époque romane le niveau extérieur se situe autour de 119 m NGF. Le niveau roman de la nef, qui s'installe sur l'arasement de vestiges antérieurs mais exclusivement ceux datés de l'Antiquité pour la partie sondée, est à une altitude de 123 m. Le sol de dalles, niveau de circulation du mausolée antique conservé, se trouve 5 m plus bas mais à 1,20 m sous le niveau extérieur et à 1,70 m sous celui de l'absidiole sud, seul vestige permettant d'être assuré du niveau de sol des chapelles basses romanes. La dénivellation entre ces absidioles et le chœur supérieur situé à 124,20 m, est de 4,70 m (fig. 29). Il paraît donc difficile d'envisager, dès l'époque romane, un plan radicalement différent du plan actuel même s'il reste une incertitude en ce qui concerne le niveau des collatéraux. Il en est de même de la liaison entre la nef et la crypte, de part et d'autre du mur occidental de la crypte qui, étant conservé pendant toute la période, exclut une possibilité de descente frontale depuis la nef mais laisse la possibilité depuis les collatéraux. Les différents plans de cryptes romanes, dont l'évolution apparaît de plus en plus complexe au fur et à

68. Un exemple archéologique bien étudié dans un contexte rural : Carré in : Galinié & Zadora-Rio 1996, 155-161.

69. Massan (DFS) 1995, 20.

70. Gaborit 1979.

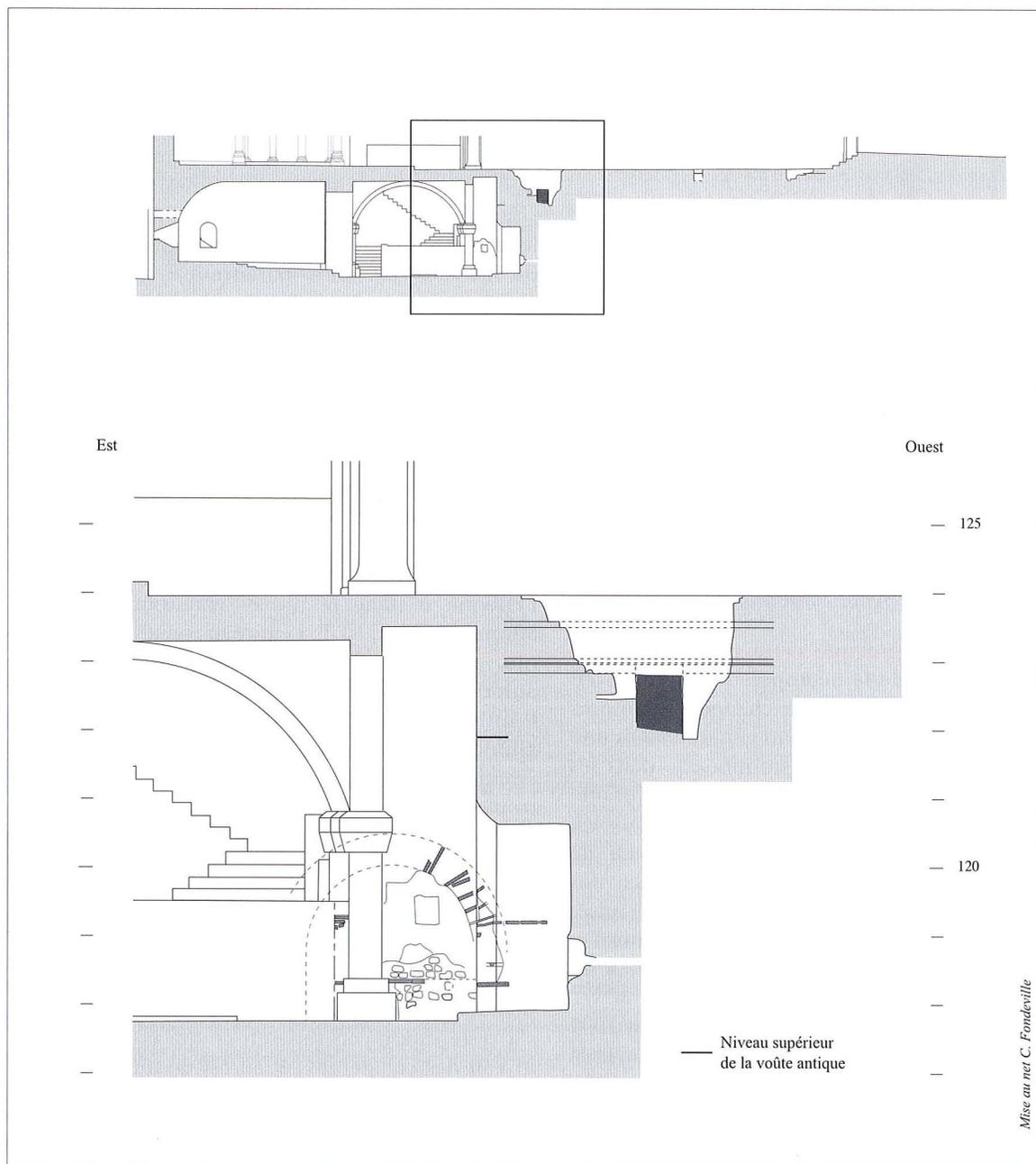


Fig. 29 : Coupe de l'édifice avec résultats des sondages dans la nef et de l'étude de la façade occidentale de la crypte (relevé et mise au net C. Fondeville).

Échelle : 1/100.

mesure de la mise en évidence – grâce aux études archéologiques du bâti – de leurs antécédents notamment carolingiens, devront être sollicités pour proposer des solutions qui seraient acceptables au Mas en l'attente d'une souhaitable confirmation archéologique ⁷¹.

Si les niveaux médiévaux postérieurs à l'époque romane sont restés indéterminés au chevet à cause des perturbations dues à la mise en place des différents caniveaux, le sol de circulation extérieur du XIV^e siècle a été repéré de part et d'autre de l'abside à 119,40 m au sud et 119,30 m au nord. Ce que l'on peut donc noter, c'est que, contrairement aux hypothèses avancées depuis le XIX^e siècle, la différence de niveaux entre l'église abbatiale romane et gothique est relativement modeste. Si cela paraît normal à l'extérieur, compte tenu de la conservation du chevet roman, elle est à peine supérieure dans la nef et reste inférieure au mètre. Il y a donc lieu de s'interroger sur les modifications entraînées par la restructuration générale de l'église au XIV^e siècle et sur l'intégration des vestiges anciens. Il semblerait bien qu'un élément de compréhension de cette évolution et donc d'une meilleure connaissance de l'église romane repose sur une reprise du dossier des murs nord de l'église, depuis le collatéral jusqu'à l'absidiole nord dans le secteur où était intervenu initialement B. Bizot. En l'absence de vestiges des niveaux archéologiques dans ce secteur, un bilan de l'évolution de l'édifice roman paraît être possible imposant en préalable un état des lieux approfondi des évolutions entre le XIV^e et le XVII^e siècles. La question de la crypte romane ne nous semble pas pouvoir être résolue tant que l'édifice du XIV^e siècle ne sera pas identifié clairement, ce qui nous semble être la principale conclusion à incidence architecturale de notre diagnostic archéologique.

4.4. Restaurations et interprétations du XIV^e siècle au XX^e siècle

Aucun élément datant du XIV^e siècle n'a pu être retrouvé en place dans la façade de l'*arcosolium*. Cela nous incite à considérer qu'il y a maintien de l'architecture et des décors antérieurs et constitue donc une surprise compte tenu de la qualité du décor contemporain dans le chœur. Il ne semble pas y avoir de traces établies avec certitude pour cette période dans les murs occidentaux du transept en dehors des murs extérieurs mais cette étude reste à faire. En revanche, les principaux aménagements de ces secteurs ont été datés du XVII^e siècle y compris la reprise de la voûte, ce qui est une information nouvelle qui reste à valider.

La seule hypothèse pour un aménagement important du XIV^e siècle dans la crypte reste celle des caniveaux mais qui mériterait une confirmation de leur datation. Notre proposition s'appuie en effet exclusivement sur l'emploi de briques entières, donc en probable position primaire, d'un module original de 0,35 x 0,25 x 0,05 m, différent des modules antiques et proche de celui utilisé pour le sol de la nef ⁷². Si cette datation était confirmée, la base des murs occidentaux qui contraignent nettement le tracé des canalisations, pourraient être également de cette époque mais leur état actuel interdit toute analyse fine. De ce fait, nous avons dû renoncer à trouver des traces d'amorce d'escaliers d'accès à un niveau supérieur comme indiqué dans la documentation réunie. Comme le proposait J. Cabanot, une partie de ces élévations peut, cependant, dépendre d'aménagements postérieurs. Notre proposition se veut donc une

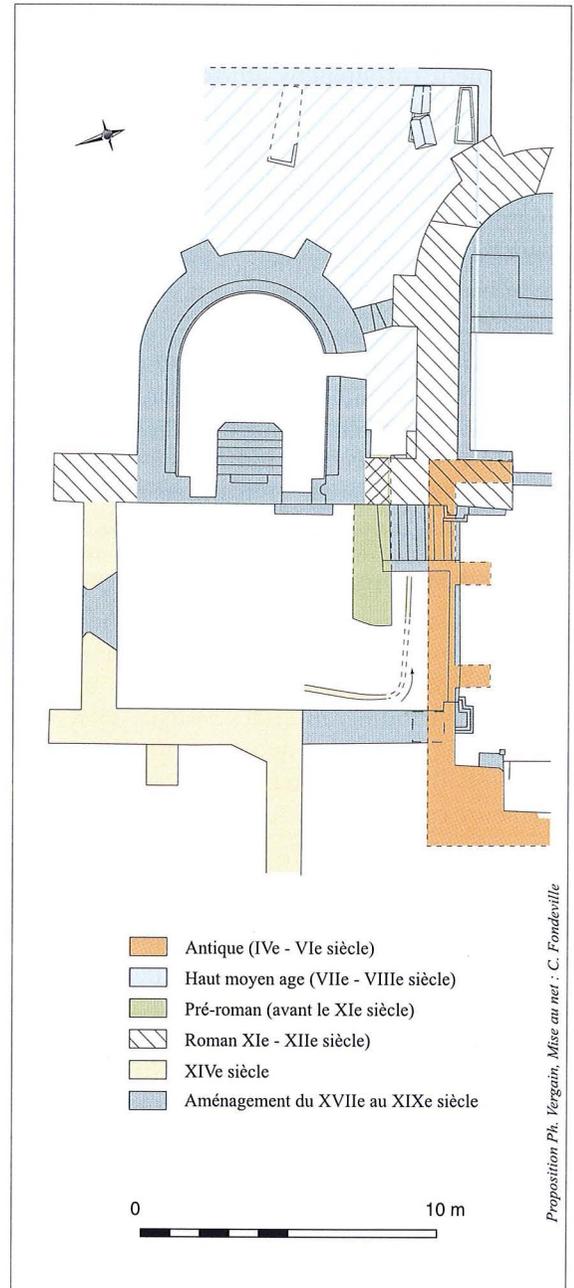
72. Bilan des principales terres cuites architecturales repérées (dimensions et datations proposées).

Nature	L (cm)	l (cm)	E (cm)	Découverte	Datation
Brique 1	31	25	5	Sondages réduits	antique
Brique 2	28	27	5	Sondages réduits	antique
Brique 3	23	22	5	Sondages réduits	antique
4	50	40	10	<i>Arcosolium</i> (base)	antique
Brique 5	37	24	5	Sondage nef	XIV ^e
Brique 6	35	25	5	Sondages transept	XIV ^e
Brique 7	?	18	5	<i>Arcosolium</i> (fond)	XIX ^e

En gras : mesures approximatives compte tenu d'un nettoyage incomplet.

71. Reveyron & Sapin, éd., à paraître, *Actes des rencontres de Paray-le-Monial, Octobre 2001*, Les cryptes romanes.

nouvelle base de réflexion pour mesurer les évolutions connues par ce secteur clef de l'édifice entre le XIV^e et le XX^e siècle à partir des hypothèses antérieures ⁷³ (fig. 30). Les aménagements postérieurs ont surtout été mis en évidence entre abside et absidioles avec la création des réduits mais aussi au sein de la façade occidentale avec un premier projet de restauration et de mise en valeur. L'absence de documentation retrouvée nous empêche de proposer une explication mais l'enquête reste à faire de manière systématique, avec notamment le dépouillement des visites pastorales. Les problèmes d'assainissement de l'église et notamment de la crypte doivent être alors nettement posés mais on ignore la solution préconisée. Elle paraît utiliser les caniveaux sans changements notables. La fermeture des sacristies supérieures par le décor des Mazetti au XVIII^e siècle témoigne d'une volonté de modifier l'économie générale du site et pose de nouveau le problème des niveaux de circulation et donc de l'accès aux parties basses. Plus important pour notre sujet, la crypte est alors "embellie" puisque sur le badigeon "cache-misère", que l'on propose de dater du XVII^e siècle dans un souci de restauration rapide d'un bâtiment délabré, on pose un décor peint qui est le premier depuis celui de l'Antiquité ⁷⁴. On peut penser que les vestiges du premier état, conservés ou dégagés alors, aient pu inspirer une telle "restauration" mais les preuves manquent tout comme la datation et les conditions de cette entreprise. Avec le XIX^e siècle, fouilles et restaurations s'accroissent, selon un schéma que nous avons résumé plus haut, mais avec une incertitude qui subsiste sur l'état et les modifications du site entre 1840 et 1884 et notamment dans la crypte. Le seul document intermédiaire connu, un croquis de 1866, ne



73. Cabanot *et al.* 1985, 41 (plan).

74. Les premiers éléments de datation laissent envisager un contexte de la fin du XVII^e ou au plus tard du tout début du XVIII^e siècle pour ce type de décor. Les campagnes de travaux des Mazetti en Gascogne se situent entre 1751 et 1786. Si leur activité s'est concentrée sur l'autel du sanctuaire supérieur, il est difficile d'imaginer que rien n'ait été fait pour la partie la plus insigne de l'église. Les Landes connaissent cependant une période d'embellissement des édifices religieux du XVI^e siècle au XVII^e siècle avec un goût certain pour la manière antique comme l'attestent les portails de Montaut et de Laurède (ce dernier est daté de 1700). Cabanot *et al.*, 1997, 32 et 44.

Fig. 30 : Proposition de phasage du bras nord du transept de la crypte (proposition Ph. Vergain ; mise au net C. Fondeville).

permet malheureusement pas d'éclaircir ce point, obligeant à une révision critique du document de 1840 et à une remise en question des récits retrouvés de 1884-1885. Seule la découverte de documents inédits, à chercher dans des collections privées, permettrait d'affiner une telle approche.

PERSPECTIVES

Au terme de ce premier bilan documentaire étroitement lié à une meilleure connaissance de la crypte de l'église abbatiale du Mas pour sa conservation et en vue d'une possible mise en valeur, le contexte historique de ses origines et de son évolution nous semble avoir été éclairci. Notre étude a en effet confirmé les origines antiques du bâtiment primitif autour duquel elle va se développer. Si des arguments ont été fournis pour une datation entre le IV^e et le VI^e siècle, son interprétation funéraire reste la plus plausible. Si l'on accepte nos propositions (fig. 31), ce mausolée reste original par sa forme en comparaison avec ceux actuellement connus en Gaule. Il ne s'agit pourtant pas d'un exemple inédit, puisque l'on peut le rattacher à la tradition

des mausolées temples du Haut Empire ⁷⁵ et le comparer à des exemples à *arcosolia* connus en Espagne, au Moyen Orient ou en Afrique du Nord ⁷⁶. Si on admet la datation proposée, il ne nous semble pas absurde de chercher des modèles dans tout le monde romain compte tenu des courants d'influence qui se croisent alors en Aquitaine et en Novempopulanie, tant pour les décors ou les mobiliers que pour la culture intellectuelle des élites où les créations d'Afrique chrétienne, de Palestine et de Syrie servent de référents à une société gauloise chrétienne. Le sarcophage lui-même, même si il est issu d'ateliers locaux, nous incite à chercher des modèles directement à Rome ⁷⁷.

En ce qui concerne l'édifice ici proposé, il restera cependant à valider notre proposition d'un point de vue archéologique (parallèlement à la recherche d'éventuels plans comparables ici ou là). L'accent portera sur l'extension à l'est et au nord, ce qui a des incidences sur le système d'accès et le rythme des voûtes. Une surveillance archéologique du nettoyage des enduits des murs datés du XIX^e siècle dans la crypte est donc à envisager très sérieusement, notamment en l'absence d'un projet de fouille du bras nord du transept. Le contexte local ne paraît pas mûr pour une fouille extensive de la nef qui serait seule à même de renseigner sur l'extension de ce bâtiment, la présence d'un niveau supérieur, la nature de la gestion de l'eau et le contexte antique de fondation de ce mausolée.

Une des principales questions historiques et archéologiques qui reste en suspens est en effet celle de l'identification du contexte de son installation tant du point de vue naturel – où il faudrait arriver à confirmer la circulation naturelle de l'eau en amont de la crypte – que d'un point de vue archéologique. Rien ne permet aujourd'hui de dire que les constructions antiques découvertes dans le sous-sol de la nef ne sont ni contemporaines ni liées architectura-

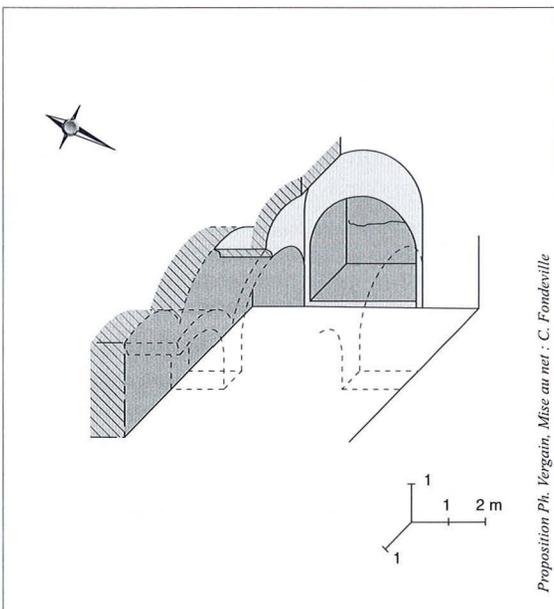


Fig. 31 : Proposition de restitution axonométrique du mausolée (C. Fondeville).

75. Communication de D. Tardy et J.-L. Paillet à propos des mausolées des Cars en Limousin présenté lors du colloque de l'IRAA à Lattes du 11 au 13 octobre 2001. A paraître.

76. Hesberg 1993 ; Gros 2001, 462 ; Duval 1991, 217 (évoquant Carthage).

77. Maurin 1996.

lement au mausolée restitué. Les très rares indices qui laissent augurer de la récupération d'un édifice de nature différente sont trop ténus pour constituer des preuves mais doivent être retenues pour des recherches complémentaires. Elles resteront décevantes en l'absence de données plus précises sur les vestiges mobiliers déjà retrouvés dans ce secteur et sans des données archéologiques précises concernant la topographie antique de la ville antique. Nous espérons cependant avoir confirmé le potentiel archéologique de cette cité, largement évoqué par nos prédécesseurs mais ayant peu motivé des investigations archéologiques en dehors des occupations protohistoriques ⁷⁸.

A partir du IV^e siècle, si on nous suit, un mausolée chrétien va donc, non seulement fixer un culte, quel que soit le saint ici vénéré, mais aussi entraîner de probables inhumations *ad sanctos* selon un schéma bien connu ailleurs. Une nécropole organisée est en place au VII^e siècle, puis des sépultures seront installées au plus près des bâtiments au fur et à mesure de leur évolution. Cela nous paraît confirmer le rôle religieux important joué, entre le VI^e siècle et le XI^e siècle, par un édifice chrétien développé autour du mausolée, aux limites d'une cité épiscopale ou dans un probable bourg en gestation qu'il s'agirait de découvrir. On pourrait aussi imaginer une phase d'abandon entre le VII^e et le XI^e siècle, puisque nous n'avons aucun vestige de cette période, mais notre seule certitude concerne l'absence de preuves d'une quelconque fonction monastique pour ce lieu.

D'un point de vue historique, la mise en évidence de phases d'occupation du début du Moyen Age, au gré des découvertes réalisées depuis 1995, constitue assurément une donnée capitale compte tenu du contexte local très mal documenté pour cette période, source d'interprétations hasardeuses, notamment quant aux rôles des Wisigoths ⁷⁹, des Francs, des Vascons puis des Carolingiens dont l'influence au sud de l'Adour reste très incertaine. Des travaux historiques récents, comme ceux menés par

B. Cursente sur la Gascogne gersoise à partir du XI^e siècle, insistent amplement sur l'importance de cette "protohistoire du Moyen Age" en rappelant l'intérêt d'une approche archéologique des moindres vestiges ⁸⁰. En confirmant par notre étude dans cette petite cité épiscopale de Novempopulanie un schéma somme toute classique de la topographie chrétienne, nous proposons ce nouveau regard sur la christianisation de cette région et sur son évolution durant les premiers temps du Moyen Age ⁸¹.

Le maintien d'édifices chrétiens dans ce contexte périurbain laisse en effet envisager la possibilité d'une survie de la fonction administrative, religieuse et économique de ces cités après le VII^e siècle. Or, dans la région qui nous intéresse, l'historiographie traditionnelle, à partir de sources aujourd'hui disparues mais que l'on connaît par des ouvrages de seconde main comme la célèbre "Histoire de Béarn" de Pierre de Marca, n'envisage pour ces périodes qu'une succession de destructions depuis les Vascons jusqu'aux Normands, sans oublier les Sarrasins. Les origines du monachisme en Gascogne, sources de débats contradictoires depuis au moins le XVII^e siècle qui ont fait de cette partie de l'Aquitaine une région marginale pour la Gaule, devraient être aussi précisées à partir de cette étude. Certaines hypothèses d'interprétation du site, avancées depuis le XIX^e siècle, qui voyaient au Mas une fondation des ducs de Gascogne et une possible nécropole dynastique ne paraissent plus recevables depuis la mise au point de J. Cabanot ⁸².

Il conviendrait cependant de revoir l'histoire du Mas à la lumière de l'évolution des autres grandes abbayes du secteur et ceci dans une stratégie monastique occidentale. On constatera que les deux abbayes voisines, antérieures puisque datées de la fin du X^e siècle, Saint-Sever et Sorde-l'Abbaye, se trouvent au contrôle des voies menant vers l'Espagne aux passages de l'Adour et des Gaves. La carte de l'implantation monastique antérieure à 817-819 établie par Ch. Higounet, à partir du répertoire de D. Cottineau, présente un

78. Bost & Boyrie-Fénié 1994, 45-46.

79. Mussot-Goulard 1999, 179, 214-215.

80. Cursente 1998.

81. Barraud in : Duval 1996, 20-22.

82. Cabanot 1985, 21-22.

vide au sud de Bordeaux entre Garonne et Pyrénées, ce qui peut témoigner autant de l'absence de documentation pour cette période dans les sources franques que d'une absence réelle des moines⁸³. On s'étonnera en effet qu'une région comme l'Aquitaine qui fournit autant de missionnaires pour l'évangélisation des pays du Nord entre le VI^e et le VII^e siècle, n'ait pas essaimé du tout vers le sud des Pyrénées qui voit la conversion au catholicisme des Wisigoths au cours du VIII^e siècle. En deçà de la chaîne, dans des zones de montagne que l'on dit restées peuplées de basques païens, une telle absence surprend également alors que va se mettre en place une marche chrétienne adossée aux Pyrénées contre l'Islam, successeur du possible "limes" de l'Antiquité tardive. Il y a là un pseudo-*vide* historique de plus de deux siècles qui ne peut se concevoir, sauf à admettre une recomposition des centres de pouvoir qui peut se traduire par une mise en sommeil des anciennes cités épiscopales comme Aire, ce qu'il importerait de confirmer par des preuves archéologiques.

En revanche, on assiste au cours du X^e siècle à un essor monastique à l'initiative du pouvoir politique, sans que rien à ce jour ne permette de dire que le Mas est alors concerné. Il nous est apparu que les rares indices probants pour cette création concernaient plutôt la seconde moitié du XI^e siècle, sous réserve de datations précises des chantiers de construction du chevet. A cette époque, dans le contexte bien connu de rivalités entre grandes abbayes bénédictines, le contrôle d'un lieu sanctifié, inscrit dans l'histoire religieuse de la région et disposant si possible d'une figure locale et de ses reliques, est un atout précieux occasionnant, si besoin, toutes les falsifications et une reconstruction historique. Pour mieux appréhender cette origine, une piste de recherche autour du culte de sainte Quitterie peut s'avérer prometteuse. Cette figure, dont l'historicité reste à prouver, mais qui est reconnue au moins comme vierge dès le VI^e siècle, a manifestement regroupé autour d'elle, dans une région dont l'épicentre paraît être l'archevêché d'Auch, c'est-à-dire le cœur même de la

Gascogne, un véritable culte souvent lié à l'eau, aux fontaines et à la guérison de la folie⁸⁴. Si nous n'en avons pas d'attestation ensuite avant le X^e siècle⁸⁵, il paraît s'inscrire dès cette époque dans un processus historique plus ancien. Tous ses développements ultérieurs, avec des phases d'expansion qui peuvent être enregistrées au XI^e siècle puis au XIV^e siècle, paraissent le rattacher à cette région avec des incursions ou reliquats en Auvergne, patrie de Grégoire de Tours, et surtout une forte implantation dans le nord de l'Espagne et au Portugal. Une enquête hagiographique reste à mener, notamment autour de cette piste ibérique, puisque cette revendication a été source de conflits et de rivalités "nationales" avec la Gascogne entre le XVI^e et le XVII^e siècle, chacun revendiquant l'antériorité du culte et donc le martyre. Un état des lieux de toutes les sources historiques se rapportant à Quitterie, amorcé au XIX^e siècle par J. Dudon et A. Degert, pourrait être réalisé selon les normes actuelles des études hagiographiques, avec pour modèle ce qui a pu être fait pour Geneviève de Paris⁸⁶ en s'appuyant sur le projet concernant saints et saintes espagnols des périodes wisigothique et mozarabe⁸⁷.

Parallèlement à une telle enquête que nous souhaiterions pouvoir conduire, il reste possible de réaliser un bilan des données archéologiques consacré à l'ensemble de l'édifice médiéval, intégrant un inventaire des sarcophages ici retrouvés à placer dans le contexte régional, une analyse des matériaux de construction, y compris les mortiers, depuis l'Antiquité jusqu'au chantier de construction du XIV^e siècle. Comme nous l'avons dit, il y aurait intérêt à reprendre en priorité le dossier de l'absidiole nord avec une approche sur le modèle de ce qui a été fait pour la partie occidentale de la crypte incluant des analyses d'enduits et de mortiers, un examen critique des dossiers architecturaux depuis le XIX^e siècle se fixant pour objectif premier une mise en

84. Degert 1907 reconnu comme la meilleure mise au point jusqu'à Cabanot *et al.* 1985, 18-21.

85. Boudet 1902.

86. Poulin & Heinzelmann.

87. Duval 1993 : Quitterie n'apparaît à aucun moment dans ce projet d'enquête sur les martyrs paléochrétiens d'Espagne, ce qui confirmerait l'entrée tardive de la vierge tant dans le martyre que dans la péninsule ibérique.

83. Higounet 1960, 25-31 (carte)

évidence des aménagements du XIX^e siècle, après des relevés systématiques de toutes les élévations. Cette étude, complémentaire de notre approche et pouvant servir de prémisse à la mise en place de la fouille du bras nord du transept, aurait également pour mérite de documenter la partie la plus fragile d'un édifice globalement très instable.

La place de l'église dans le développement urbain de ce quartier d'Aire, bien mise en évidence par C. Lavigne dans son étude, qui devrait donner lieu à une publication dans une prochaine livraison de cette revue, confirme, s'il en est besoin, l'intérêt d'une approche globale du site et de son environnement. Si l'on admet la possibilité d'assister ici au passage d'un enclos ecclésial à des parcellaires typiques de fondation d'une bastide, on saisit là un des enjeux majeurs de l'histoire médiévale de cette région avec la mise en évidence du lien structurel entre les deux formes et la possibilité d'en proposer une

chronologie. Cette réflexion est inséparable de la reconnaissance des limites de la ville antique et de la recherche des éléments d'une topographie urbaine : enceinte tardive, monuments publics, nécropoles et, enfin, groupe cathédral avec le baptistère⁸⁸. L'hypothèse d'une basilique funéraire au Mas, qui se serait développée à partir du mausolée d'une grande famille de propriétaires chrétiens, prend alors tout son sens et peut espérer contribuer à la compréhension de la christianisation des territoires ruraux du sud de la Garonne autour des petites cités de Novempopulanie occidentale.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme (1860) : "Procès-verbal de Charles IX", *Bull. du Comité... d'Auch*, 1, 172-173.
- (1990) : *Von Constantin zu Karl dem Grossen*, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, catalogue d'exposition, Mainz.
- Baratin, J-F. (1985) : "Les nécropoles de Tavers, IV^e-X^e s. *memoria* et église", in : *La Neustrie ; les pays au nord de la Loire de Dagobert à Charles le Chauve (VII^e-IX^e s.)*, catalogue d'exposition, Paris.
- Beaujard, Br. (2000) : *Le culte des saints en Gaule*, Paris.
- Bémont, Ch. (1896-1906) : *Rôles Gascons*, Paris.
- Boissavit-Camus, Br., éd. (1990) : *Romains et Barbares entre Loire et Gironde, IV^e-X^e siècles*, catalogue d'exposition, Poitiers.
- Bonnet, Ch. et B. Privati (1991) : "Saint-Gervais à Genève, les origines d'un lieu de culte", *Archéologie Suisse*, 14, 205-211, Genève.
- Boube, J. (1984) : "Contribution à l'étude des sarcophages paléochrétiens du Sud-Ouest de la Gaule", *Aquitania*, 2, 175-238, Bordeaux.
- Boudet, M. (1902) : "Un sacramentaire romano-gallican inédit du monastère d'Aurillac (X^e siècle)", *Revue de la Haute Auvergne*, Aurillac.
- Bost, J.-P. et B. Boyrie-Fénié (1994), *Les Landes*, 40, Carte archéologique de la Gaule, Paris.
- Cabanot, J. (1978) : *Gascogne romane*, La-Pierre-qui-Vire.
- Cabanot, J., B. Suau et B. Watier (1982) : *POSHA, Aire-Sur-l'Adour*, 2 tomes, Bordeaux.
- Cabanot, J., G. Fabre et F. Legrand (1985) : *Aire sur l'Adour, église et abbaye du Mas*, Mont-de-Marsan.
- Cabanot, J., J.-B. Marquette et B. Suau (1987) : *Églises de Chalosse*, Mont-de-Marsan.
- Cazauban, abbé (1887) : *Basilique de Sainte-Quitterie au Mas d'Aire*, Paris.
- Colardelle, R. (1992) : *Grenoble aux premiers temps chrétiens, Saint-Laurent et ses nécropoles*. Guides archéologiques de la France, 9, Imprimerie Nationale, (2^e édition).
- Coupry, J. (1967) : "Informations archéologiques, circonscription d'Aquitaine", *Gallia*, 25, 365.
- Cursente, B. (1998) : *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale*, Toulouse.
- Degert, A. (1907) : "Les plus anciennes 'Vies' de sainte Quitterie", *Revue de Gascogne*, Nouvelle série-7, 463-469.
- Depeyrot, G. (1998) : *Le numéraire mérovingien, l'âge de l'or*, 1, Moneta, Wetteren.
- Desmoulins, Chr. (1963) : "Les inscriptions latines d'Aire-sur-l'Adour et de Dax au musée de Borda", *Bulletin de la Société de Borda*, 87, 355-360.
- Dudon, J. (1883) : *Sainte-Quitterie du Mas et sa crypte*, Aire.
- (1885) : *Sainte Quitterie gasconne*, Aire.
- Duval, Y. (1993) : "Projet d'enquête sur l'épigraphie martyriale en Espagne romaine, wisigothique (et byzantine)", *Antiquité Tardive*, 1, 173-206, Turnhout.
- Duval, N. (1991) : "L'architecture culturelle", 186-219 in : Duval, N., éd. *Naissance des arts chrétiens*, Paris.
- , éd. (1996) : *Les premiers monuments chrétiens de la France*, 2, Sud-Ouest et Centre, Paris.

88. En 1996, Aire restait avec Eauze (!!!) la seule cité de Novempopulanie à ne pas avoir été dotée d'une enceinte entre le III^e et le VIII^e siècle de notre ère d'après Souillac in : Maurin 1996, 56 (carte).

- Duval, P.-M. (1955) : "Les peuples aquitains d'après la liste de Pline", *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 19, 2, 213-237.
- Ferrière, A. (1993) : "Monde des morts, monde des vivants en Gaule rurale", *Actes du 1^{er} colloque ARCHEA-AGER, Orléans, 7-9 février 1992*, Tours.
- Fevrier, P.-A. et F. Leyge, éd. (1986) : *Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale*, catalogue d'exposition. Lyon.
- Gaborit, M. (1979) : *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest*, Thèse III^e cycle, Université de Bordeaux.
- Galinié, H. et E. Zadora-Rio, éd. (1996) : Archéologie du cimetière chrétien, *Actes du 2^e colloque ARCHEA, Orléans, 29 septembre-1^{er} octobre 1994*, Tours.
- Gaussin, P. R. (1981) : *Le rayonnement de la Chaise-Dieu, une abbaye auvergnate à l'échelle de l'Europe*, Brioude.
- Ginouès, R. (1998) : *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*, 3, *espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*, 54-66, Rome.
- Gros, P. (2001) : *L'architecture romaine*, 2, *Maisons, palais, villas et tombeaux*, 380-467, Paris.
- Guyon, J. et M. Heijmans (2001) : *D'un monde à l'autre. Naissance d'une Chrétienté en Provence IV^e-VI^e siècle*, catalogue d'exposition, Arles.
- Heinzelmann, M. et J.-Cl. Poulin (1986) : *Les Vies anciennes de sainte Geneviève de Paris. Études critiques*. Paris.
- Hesberg, H. von (1993) : *Römische Grabbauten in den hispanischen Provinzen*, in : *Hispania Antiqua. Denkmäler der Römerzeit*, 159-181 Mainz.
- Higounet, Ch. (1960) : "L'église et la vie rurale pendant le très haut moyen âge", *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, VII, 775-803, Spolète.
- Immerzel, M., coll. de P. Jongste (1994) : "Les ateliers de sarcophages paléochrétiens en Gaule : la Provence et les Pyrénées", *Antiquité Tardive*, 2, Turnhout.
- Lapart, J. (1984) : "Une fouille de sauvetage au quartier de la Treille à Auch (Gers)", *Archéologie du midi médiéval*, 2, Montpellier.
- Laurenson-Rosaz, Chr. (1987) : *L'Auvergne et ses marges du VIII^e au XI^e siècle*, Le Puy.
- Le Blant, E. (1886) : *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, 98-99, n^o 120, pl. XXVI, Paris.
- Lerat, S., éd. : *Landes et Chalosses*, 15-30 et 109-139, Pau.
- Marquessac, (Baron H. de) (1866) : *Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en Guyenne depuis le XII^e siècle jusqu'en 1793*, Bordeaux.
- Massan, P. (1996) : "Le chevet de l'église du Mas", *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 15, 113-117.
- Maurin, L., éd. (1992) : "Villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-ouest de la Gaule", 2^e *Colloque Aquitania, 1990*, Suppl. 6 d'Aquitania, Bordeaux.
- Maurin, L. J.-P. Bost et J.-M. Roddaz, éd. (1992) : *Les Racines de l'Aquitaine*, Université de Bordeaux III, Toulouse.
- Maurin, L. et J.-M. Pailler, éd. (1996) : "La Civilisation urbaine de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule", 3^e *Colloque Aquitania, 1995*, Aquitania, 14, Bordeaux.
- Mussot-Goulard, R. (1999) : *Les Goths*, Biarritz.
- Pontal, O. (1989) : *Histoire des Conciles mérovingiens*, Paris.
- Raynaud, J.-Fr. (1998) : *Lugdunum christianorum*, dAf 69, Paris.
- Rouche, M. (1979) : *Des Wisigoths aux Arabes, l'Aquitaine, 418-781, naissance d'une région*, Paris.
- Sapin, Chr., éd. (1992) : "Édifices & peintures aux IV^e-XI^e siècles", *Actes du Colloque CNRS, 7-8 Novembre 1992, Abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Auxerre.
- Van der Meer, F. (1969) : "A propos du sarcophage du Mas d'Aire", *Mélanges offerts à Mademoiselle Christine Mohrmann*, Utrecht-Anvers, 169-176.
- Vieillard-Troiekouff, M. (1976) : *Les monuments religieux de la Gaule d'après les œuvres de Grégoire de Tours*, Paris.
- Wolfram, H. (1990) : *Histoire des Goths*, Paris (trad. française).